

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La campagne du Tanganika (1916-1917)
Jules Renkin
En quelques lignes...
Pour un enseignement supérieur féminin
Le bienheureux Henri Suso et son temps
Ceux de Provence

Lt-colonel Georges MOULAERT
Baron de HAULLEVILLE
* * *
Fernand DESONAY
Baronne A. de PITTEURS
A. T'SERSTEVENS

La campagne du Tanganika

(1916-1917)

Le lieutenant-colonel Moulaert, le grand Africain qui commanda en 1916-1917 le groupe du Tanganika, fera paraître bientôt (à l'Édition Universelle, rue Royale, Bruxelles) l'histoire de la campagne du Tanganika, à laquelle son nom restera attaché. Nos lecteurs doivent à la grande obligeance du colonel Moulaert la primeur des pages que nous publions aujourd'hui.

TRAVAUX ET OPÉRATIONS DU MOIS DE MAI

OPÉRATIONS DE LA FLOTTILLE

Pendant tout le mois d'avril et pendant la première moitié du mois de mai, la flottille fut utilisée presque exclusivement pour les transports de l'aviation.

En dehors de ceux-ci, le *Vengeur* et le *Fiji* firent un voyage à vue pour évacuer le personnel, l'artillerie et le matériel laissé en arrière par le 5^e Bataillon.

Le *Netta* avait été muni de carcasses lance-torpilles, mais on attendait le commandeur Simson pour l'employer comme torpilleur. En attendant, il fit plusieurs voyages à Toa pour le service de l'aviation et poussa, le 5 mai, jusqu'à Simba, en face de Kigoma, pour reconnaître la possibilité d'y installer un poste de T. S. F.

En effet, le lieutenant Clément avait profité des interruptions que subissait la construction du poste de Lukuga, pour mettre en état deux stations portatives de 1/2 KW., destinées à l'aviation et au *Netta*, puis pour modifier et approprier à nos besoins deux stations Marconi 1 1/2 WK. sur les voitures arrivées au début de mai. Ces stations provenaient du matériel divisionnaire britannique et avaient été mises à la disposition du Gouvernement belge. Le personnel était entièrement anglais. Cette section était commandée par un jeune officier anglais d'origine française, le sous-lieutenant Boileau. Elle nous rendit les plus grands services.

La mise en marche du poste de Lukuga allait rendre inutile le poste de Kabalo, en assurant la communication directe de Lukuga avec Kongolo et Kikondja. Dès lors, je décidai de démonter et transporter le poste de Kabalo à Uvira et, en attendant ce déplacement, d'assurer la liaison Lukuga-Uvira à l'aide d'un ou deux postes intermédiaires, constitués par les stations Marconi sur voiture.

J'obtenais ainsi des communications rapides avec la Brigade Sud.

Jusqu'alors la liaison avec celle-ci était réalisée d'une façon très imparfaite, au moyen du fil Kongolo-Uvira. Les opérations offensives des troupes du Nord étaient imminentes, et je ne pouvais y collaborer efficacement que moyennant une liaison rapide et sûre.

La reconnaissance effectuée démontra que cet endroit ne convenait pas. Il fallut chercher ailleurs.

Dès son retour de Simba, c'est-à-dire le 6 mai, le *Netta* se rendit dans le Sud, à la demande du général Northey qui préparait une offensive sur Bismarckburg. La coopération de la flottille avait été sollicitée pour couper les communications télégraphiques entre Bismarckburg et Kigoma.

Malheureusement cette opération échoua parce que la ligne télégraphique allemande était construite à une quarantaine de kilomètres à l'intérieur contournant à l'Est le massif du Kungue.

Au cours de ce voyage le *Netta* bombarda le poste de bois d'Édithbucht (Kibwesi) et captura un petit voilier allemand *Show* qui transportait du courrier. Les prisonniers, longuement interrogés, ne nous apprirent rien de précis au sujet de l'inactivité dont semblait faire preuve le *Von Götzen* — il n'avait plus été aperçu depuis le 10 février — mais il nous annoncèrent que les Allemands avaient fait venir de Dar-es-Salam un nouveau vapeur et que celui-ci était en montage à Kigoma (1).

Le commandeur Simson revint à Lukuga le 12 mai. Il avait fait démonter le *Saint-George*, bateau consulaire anglais de Léopoldville, que je lui avais signalé, pour le faire transporter vers le lac.

J'attendais son retour avec impatience pour arrêter avec lui le programme des opérations à exécuter par la flottille. Car les conventions conclues avec le Gouvernement britannique lors de l'envoi de la N. A. E., et dont un exemplaire m'avait été communiqué par le Gouverneur général, prévoyaient qu'en cas d'opérations combinées des flottilles belge et britannique, l'objectif et le plan en seraient arrêtés de commun accord. Pour ce qui concernait les opérations navales, l'exécution restait du ressort du commandant de la (N. A. E. Naval African Expedition).

D'autre part les instructions du commandant en chef, datées d'avril, m'avaient signalé que l'offensive prochaine des troupes

(1) Ce renseignement fut confirmé par les aviateurs. Il s'agissait de l'*Adjudant*, remorqueur de mer de 60 tonnes. Les Allemands escomptaient sa mise en service pour le 1^{er} août.

du Kivu imposait à la flottille des opérations offensives immédiates, sans attendre la mise en service du *Saint-George* ou du *Baron Dhanis*.

CONFLIT AVEC LE COMMANDANT DE LA N. A. E.

Aussi, dès l'arrivée du commander Simson, je lui donnai connaissance de ces instructions et lui proposai d'examiner en commun la suite à y donner. Le commander Simson me répondit que, en tant que commandant de la flottille anglo-belge, il était seul qualifié pour arrêter le plan de ces opérations, qu'il n'était tenu de communiquer ce plan qu'au seul commandant en chef et que mon rôle devait se borner à assurer les approvisionnements de la flottille et l'administration du personnel.

Cette interprétation était en contradiction flagrante avec les instructions que j'avais reçues. Je crus à un malentendu provenant d'une divergence entre les textes anglais et français et proposai au commander Simson de confronter nos instructions respectives et éventuellement de les faire mettre au point par nos gouvernements.

Nous eûmes une entrevue le 14 mai. Le commander Simson prit connaissance de mes instructions, mais ne me montra pas les siennes. Au cours de cette entrevue, il fit état d'une conversation qu'il avait eue au lendemain de la prise du *Kingani* avec le major Declercq, commandant intérimaire du groupe du Tanganika. Le major Declercq remplaçait à ce moment le major Stinghlamber, malade. D'accord avec ce dernier, il avait placé la flottille alliée sous le commandement du commander Simson pour toutes les opérations ayant en vue la reprise de la maîtrise du lac.

Je fis remarquer au commander Simson que si, en agissant de la sorte, le major Declercq avait entendu placer la flottille sous son commandement sans aucune restriction, il avait dépassé ses pouvoirs; que, pour le surplus, les instructions du Gouvernement — confirmées par les prescriptions récentes du général Tombeur — étaient formelles. Le commandant du groupe du Tanganika devait notamment : « arrêter et faire exécuter avec ou sans le concours de la N. A. E. les opérations de la flottille ou des hydravions ayant pour but la maîtrise du lac ».

Le commander Simson parut se rendre à ces raisons.

Deux opérations furent arrêtées de commun accord. L'une avait pour but de transporter à Simba, et si possible à Kibanga (1), le personnel, l'artillerie et les bagages du 5^e Bataillon. En même temps, le lieutenant Clément devait reconnaître Kibanga, en vue de l'installation d'un poste de T. S. F.

L'autre opération consistait à coopérer avec les troupes rhodésiennes qui venaient de s'emparer de Bismarckburg.

Le *Vengeur*, le *Fifi* et le *Netta* quittèrent Lukuga le 17 mai, amenant le lieutenant-colonel Olsen, commandant de la brigade Sud. Celui-ci, resté malade à Elisabethville au départ des troupes du Katanga vers le Nord, venait d'arriver à Albertville et demandait à rejoindre d'urgence la brigade, dont les opérations actives venaient de commencer.

Pendant que le *Fifi* convoyait le *Vengeur*, le *Netta* assurait la protection, à distance, et reconnaissait Kigoma. Vers le soir quelques obus furent lancés dans la place pour en démasquer les défenses. L'ennemi ne riposta pas, mais le *Netta* fut pris dans le rayon d'un puissant projecteur.

Le *Vengeur* et le *Fifi* se rendirent à Kibanga et poussèrent même jusqu'à Uvira pour y débarquer le colonel Olsen. Ils y apprirent que nos troupes venaient d'entrer à Kigali, chef-lieu du Ruanda.

Le commander Simson revint le 20 mai, à bord du *Netta*. Le

(1) Kibanga, ancien « Lavigerieville » à l'extrémité Sud de la presqu'île d'Ubwari, ancien port de débarquement des Arabes d'Udjiji et origine de la route de traite vers Kabambare et Kasongo.

restant de la flottille rentra d'Uvira le 21. Le lendemain toute la flottille britannique quittait le Kalémié pour Bismarckburg. J'avais mis le *Vengeur* à la disposition du commander Simson, en limitant toutefois à huit jours la durée de son absence, car le succès des troupes belges dans le Ruanda exigeait la coopération immédiate avec la brigade Sud.

Le *Vengeur* revint le 2 juin. Quant à la flottille britannique, elle ne rentra jamais à Lukuga, et à partir de cette date elle cessa toute coopération avec les troupes belges.

Le commander Simson avait paru s'incliner devant les instructions dont je lui avais donné connaissance. En réalité, il n'en était rien. Les prétentions du commandant de la Naval African Expedition présentaient le plus grave danger pour le développement de nos opérations; et une abdication de ma part aurait compromis l'exécution des ordres du général Tombeur.

Dès lors, il fallait absolument empêcher que le Gouvernement belge du Havre, mal informé, ne prît des décisions qu'il aurait amèrement regrettées.

C'était le moment d'appliquer le dicton : « Gardez-moi de mes amis, quant à mes ennemis je m'en charge ».

Un échange très actif de télégrammes chiffrés avait eu lieu entre l'amirauté et le commander Simson.

Comme le chef d'état-major du groupe du Tanganika s'était occupé de cryptographie, huit jours de recherches lui permirent de découvrir la clef du Code de l'Amirauté. Nous sûmes ainsi que le commandant de la N. A. E. demandait à l'Amirauté d'intervenir auprès du Gouvernement belge pour que le commandant belge lui fût entièrement subordonné pour toutes les opérations au Tanganika, ou bien que le commandement du groupe me fût retiré.

L'Amirauté répondit que l'attaché militaire belge à Londres avait été chargé de transmettre les demandes au Gouvernement belge et que le Gouvernement britannique avait suggéré de faire télégraphier que : « le commander Simson avait seul le commandement de la flottille anglo-belge et que personne d'autre n'avait à donner des ordres, ni à intervenir en quoi que ce fût dans son service ».

Il va de soi que cette proposition, indépendamment des questions de souveraineté et d'honneur national, nuisait gravement aux intérêts belges. En effet, elle soustrayait tout le groupe du Tanganika à l'autorité du général Tombeur. Elle annihilait complètement toute collaboration avec la brigade Sud et arrêta l'action de nos hydravions.

Aussi je télégraphiai immédiatement au ministre des Colonies au Havre, avant qu'il ne fût saisi de la demande britannique par l'intermédiaire du Foreign Office et de notre ministre des Affaires étrangères, de ne donner aucune suite aux suggestions de l'Amirauté et de s'en tenir aux conventions conclues antérieurement entre les deux gouvernements.

M. le ministre des Colonies, craignant qu'une rupture de la collaboration anglo-belge ne nous mît en mauvaise posture, me demanda si j'assumais la responsabilité d'assurer la reprise de la maîtrise du lac et la coopération avec les troupes, à l'aide de la seule flottille belge.

La thèse britannique privait en réalité les troupes belges de l'appui de toute la flottille et de nos moyens d'action sur le lac, indispensables pour les opérations de transport et, de ce fait, ralentissait et risquait de stériliser les opérations de la brigade Sud.

Comme ma confiance dans l'efficacité des hydravions était entière, je répondis au ministre des Colonies que je prenais toute la responsabilité de la situation avec nos seuls moyens.

C'est ainsi que prit fin la coopération navale anglo-belge sur le Tanganika. Cette collaboration avait débuté brillamment par les succès des 26 décembre et 9 février, au cours desquels le personnel britannique fit preuve des plus belles qualités militaires. Ensuite,

pendant les mois d'avril et mai, le lieutenant Wainright, commandant intérimaire de la flottille, et ses subordonnés apportèrent aux transports pour l'aviation le concours d'autant plus méritoire, qu'il s'agissait d'un travail obscur et pénible.

Mais, les tendances du commander Simson faisaient craindre bien des difficultés pour les opérations futures. Les troupes belges demandaient notre appui au Nord vers Usumbura et Nyansa, tandis que le général Northey sollicitait l'action de la flottille vers Bismarckburg, c'est-à-dire au Sud.

La scission de la flottille anglo-belge eut pour effet de séparer nettement nos théâtres d'opérations et de permettre au drapeau belge de couvrir seul toute la rive orientale du lac, depuis Usumbura jusqu'à Utinta.

Quel eût été le sort de Kigoma si la flottille britannique y était entrée en même temps que la flottille belge? Kigoma aurait été une base navale anglo-belge, et tout le territoire d'Udjiji à Bismarckburg aurait été, dès ce moment, compris dans la zone britannique.

La séparation nette de nos champs d'action, au contraire, nous permit de recueillir, à nous seuls, les heureux résultats de l'action de nos aviateurs, de la marche de la brigade Sud vers Udjiji et du débarquement de Karema.

En tout cas, la retraite anglaise d'Albertville à Bismarckburg, devenu Kasanga, fut une faute militaire et politique pour nos alliés.

Quoi qu'il en soit, que les marins de la N. A. E. trouvent ici un cordial témoignage d'une haute et profonde estime que n'ont pas altérée ces quelques frictions, inséparables de toute coopération entre des troupes de nationalité et de formation différentes.

Confiant dans les déclarations de l'Amirauté, le commander S. Simson me télégraphia de Bismarckburg pour me demander quand je comptais lui remettre le commandement de la flottille belge. Je pus lui annoncer alors le succès du bombardement du *G. Von Götzen* par nos aviateurs et ajouter que la question d'opérations combinées ne se posait plus.

Le Gouvernement du Havre, au reçu de la réponse au ministre des Colonies, faisait savoir au Gouvernement britannique qu'il y avait lieu de s'en tenir à la convention signée lors de l'envoi de la N. A. E.

Pendant le reste de la campagne je n'eus plus de nouvelles du commander S. Simson; ce ne fut qu'au mois de janvier 1920, que je le rencontrai par hasard à Bruges.

Le commander Spicer Simson, qui possédait parfaitement la langue française, avait été chargé par l'Amirauté de donner en France et en Belgique une série de conférences sur la lutte britannique contre les sous-marins et spécialement sur les fameux *U boats* et les chalutiers. Il donnait sa première conférence à Bruges, sous les auspices de l'Union Anglo-Belge, et j'eus le plaisir d'aller lui serrer la main.

Quelques jours plus tard, il donnait à l'Union Coloniale, à Bruxelles, une conférence sur l'« Effort anglais au Tanganika ». C'était le carnet de campagne de la Naval African Expedition. Le transport des deux canonnières *Mimi* et *Toutou* du Cap à la Kalémié, la traversée des Bianco par les chariots et ses succès sur le *Kingani* et l'*Hedwig Von Wissmann*.

Un mois après j'occupai la même tribune et je pus faire connaître au public l'« Effort belge au Tanganika », c'est-à-dire le résumé des travaux et opérations du groupe du Tanganika.

OPÉRATIONS DES HYDRAVIONS

INSTALLATION DE L'AVIATION A TOA

Les premiers travaux en vue de l'installation des aviateurs à Toa dataient, on s'en souvient, du 9 avril.

Afin d'assurer l'unité de commandement en cas d'attaque de la base d'aviation, toutes les troupes de Toa avaient été placées sous les ordres du capitaine-commandant de Bueger.

Le camp proprement dit de l'aviation avait été installé au bord du lac Tongwe; il était entouré de tranchées et gardé par un peloton aux ordres du lieutenant Ruysschaert. Un autre peloton occupait les défenses de l'ancien poste de Toa. La batterie de 4 canons de 75, à tir accéléré, fut installée à la pointe Popelin. Cette batterie avait des vues complètes sur le Tanganika et sur l'archipel des îles de Kavala.

Il fallait, en effet, craindre une attaque brusquée de nuit, et surtout le bombardement qu'un navire ennemi pouvait ouvrir au lever du jour de la baie située au sud de la pointe Popelin, c'est-à-dire dans une position entièrement à l'abri du tir du poste de Toa.

Sur un but aussi vaste que le camp d'aviation, comprenant les grands hangars des avions et les dépôts d'essence, un tir, même médiocrement réglé, pouvait faire un tort immense et irréparable. Aussi les travaux de la batterie et de la voie d'accès de 3 kilomètres à la pointe Popelin furent-ils activement poussés.

La pointe est couverte d'une forêt dense, circonstance favorable pour dissimuler les travaux, la route et les pièces.

La batterie de 75 fut rapidement achevée et permit aux aviateurs de travailler en sécurité et de dormir sur une oreille. Mais une garde vigilante devait être entretenue, en souvenir des audacieuses attaques nocturnes de l'ennemi au début de la guerre.

Le montage du premier appareil fut entrepris le 23 avril, 105 jours après le départ de l'escadrille de Falmouth, et celui du second appareil, le 2 mai. Les aviateurs avaient hâte de commencer leurs essais. Personne ne savait comment se comporteraient, au centre de l'Afrique, et à l'altitude du Tanganika (788 mètres), des appareils construits pour des conditions atmosphériques très différentes. Des sceptiques avaient même prédit un échec certain; les aviateurs avaient hâte de les confondre.

Dès le 13 mai, le moteur du premier appareil tournait. Le lieutenant Behaeghe, qui devait le piloter, avait tout mis en œuvre pour activer son montage.

ESSAIS DE VOLS

Le 14 mai il fit son premier vol, décollant au premier essai. Le 15, le lieutenant Behaeghe effectua deux vols, l'un seul, l'autre avec le commandant de Bueger. Le lendemain, ces deux officiers faisaient le trajet Toa-Kalémié, et l'appareil amerrissait dans la rade.

Le téléphone, qui reliait la Kalémié à Toa, m'avait tenu au courant de ces essais et prévenu du départ de l'appareil. Son arrivée provoqua à la Kalémié un enthousiasme indescriptible. Les noirs voyaient pour la première fois ce qu'ils appelaient un « oiseau de feu ». Ils étaient remplis d'admiration pour les hommes assez audacieux pour tenter une pareille aventure et assez ingénieux pour réussir. Les Européens voyaient dans ce premier vol la promesse de succès plus décisifs, qui allaient nous débarrasser du *Graf Von Götzen*, le plus puissant et le dernier adversaire sur le lac et nous permettre de participer à l'offensive déclenchée victorieusement par les troupes du Nord.

L'appareil était arrivé vers 10 heures du matin. L'après-midi, lorsqu'il voulut reprendre son vol, la houle du Tanganika l'empêcha de décoller.

Le lac resta houleux pendant plusieurs jours. Au cours des essais, un flotteur fut avarié. Des rechanges durent être amenés de Toa, et ce ne fut que le 26 mai que le lieutenant Behaeghe put ramener l'appareil à son point de départ.

LANCEMENT DE LA BARGE ET FONDATION D'ALBERTVILLE

Pendant son séjour à Lukuga nous avons fêté successivement le premier vol des aviateurs, les premiers succès de nos troupes et le renforcement de la flottille.

En effet, la barge de 70 tonnes fut lancée le 20 mai; je lui donnai le nom de *Kigali*, en commémoration de notre première victoire dans l'Est Africain allemand, apprise le même jour.

Dans l'entre-temps les travaux du môle avaient été poussés activement. Là où rien n'existait six mois auparavant, nous disposions maintenant d'un port qui abritait déjà sept bateaux. Trois autres, le *Baron Dhanis*, le remorqueur *Ibis* et le *Saint-George* étaient en montage.

Cette importante nouvelle du port me décida à modifier le nom du quartier général du groupement. Celui-ci s'était appelé successivement et parfois simultanément : *Lukuga* et la *Kalémié*, ce qui d'ailleurs prêtait à confusion. Je décidai de lui donner, à partir de ce moment, le nom d'*Albertville*, qui avait été choisi pour le terminus du troisième tronçon du chemin de fer des Grands Lacs. A partir de cette date cette appellation fut utilisée exclusivement et fut consacrée par le Gouvernement.

Le groupe du Tanganika avait fondé Albertville.

NOUVEAUX ESSAIS DE VOL

Pendant qu'un mécanicien réparait l'appareil à Albertville, le lieutenant Behaeghe était retourné à Toa. Il y effectua le 24 mai l'essai du deuxième appareil. Le 27, c'est-à-dire le lendemain de son retour avec l'appareil n° 1, il fit un deuxième vol avec l'appareil n° 2. Le 29, nouvel essai avec l'appareil n° 1 avec charge complète.

Le 30, enfin, il se livra à un premier essai de lancement de bombes et obtint de très bons résultats. Le même jour, il fit encore un vol avec l'appareil n° 2, emmenant le lieutenant Orta qui devait en devenir le pilote titulaire.

Pendant la période d'entraînement des aviateurs, je me rendis à Toa pour inspecter l'escadrille et les installations. L'activité la plus grande régnait au camp. Trois avions allaient être en ordre de marche.

L'installation avait été faite avec méthode et beaucoup d'à-propos; les grandes caisses — emballage des ailes — avaient été judicieusement utilisées. On s'était contenté d'en enlever un panneau. Ces caisses, de 8 m. × 2 m. × 2 m., recouvertes d'un toit de chaume, servaient de logements pour les Européens. Elles furent ainsi conservées en bon état et purent servir à la réexpédition du matériel vers le front d'Europe.

Chaque avion avait son hangar, constitué en matériaux de fortune, avec toiture en toile à voile. La mise à l'eau de l'avion, porté sur un petit chariot, se faisait au moyen d'un plan incliné, muni de rails Decauville.

Le lieutenant Orta me donna le baptême de l'air. Vu la faiblesse du vent, le décollage fut laborieux. Nous dûmes faire le tour du lac, et l'avion passa à grand-peine au-dessus de la berge pour contourner la pointe Popelin par le nord.

Nous nous dirigeâmes vers Albertville. Les rayons obliques du soleil couchant accusaient le relief chaotique du pays et surtout les méandres de la Lukuga, qui étincelait au fond de sa profonde gorge boisée. Le retour et l'amerrissage furent parfaits.

Le lieutenant Behaeghe s'était dépensé sans compter pour hâter la mise en service des deux hydroavions, qui avaient été jugés nécessaires pour bombarder le *Von Götzen* à Kigoma. C'était en effet là un strict minimum si l'on voulait opérer avec quelque chance de succès. Mais les circonstances allaient nous contraindre à nous passer même de cette élémentaire garantie.

Le rôle du convoyeur des avions avait été dévolu à la *Netta*, qui était l'unité la plus rapide. Elle devait régler sa marche de

façon à se trouver à 35 kilomètres environ de Kigoma à l'heure choisie pour le bombardement. En cas de panne, le second appareil devait assurer l'envoi de secours.

Un grave accident, survenu à la *Netta* le 26 mai, modifia ces projets.

L'avance des troupes du Nord et l'entrée en action des aviateurs rendaient de plus en plus nécessaire une entente directe avec les troupes du colonel Olsen, qui s'échelonnaient entre la pointe Nord du Tanganika et le lac Kivu. Les communications télégraphiques étaient lentes.

Aussi je décidai de me rendre à Uvira, à l'effet de conférer avec le major Weber, commandant le 2^e régiment (brigade Sud), au sujet des opérations contre Usumbura.

D'Albertville à Uvira il y a environ 320 kilomètres. Nous pouvions compter pour la *Netta* sur une vitesse moyenne de 15 à 16 nœuds, soit environ douze heures de navigation par temps calme.

Le départ fut fixé au 26, à 10 heures du soir. A bord : capitaine : lieutenant Wauthier; mécanicien : Duphan; artilleurs : Baptiste, Decoster; quatre noirs, dont un machiniste et trois hommes de pont.

Petite houle au départ et nuit noire. Je me couche tout habillé sur les bancs du petit poste avant. Après peu de temps, je suis réveillé par un va-et-vient sur le pont, puis brusquement le sous-officier Baptiste vient me dire : « Colonel, le feu est à bord dans les réservoirs d'essence ».

Je monte sur le pont. Une grande flamme sort de l'écouille de la cale arrière où se trouvent les réservoirs d'essence. Pas d'extincteur, l'essence brûle librement par la cheminée d'aéragage du réservoir.

Un matelot noir, malgré la défense, s'était rendu dans le compartiment arrière et avait frotté une allumette pour chercher sa couverture. Les vapeurs d'essence avaient immédiatement pris feu. L'homme était grièvement brûlé aux genoux, aux bras et à la poitrine.

On essaie d'étouffer le feu mais sans succès. Il faut, avant tout, éloigner les munitions du C. de 37, qui se trouvent dans la cale à côté des réservoirs et aussi changer de route.

La nuit est noire — nous avons marché environ vingt minutes depuis Albertville. On ne distingue aucune silhouette de montagnes. Nous mettons le cap vers l'Ouest, Sud-Ouest, vers les rivages sablonneux de Lukuga, cherchant à éviter les falaises qui baignent le lac au nord de la rivière.

Les moteurs sont poussés à 1,000 tours. La *Netta* file 20 nœuds. Je m'aperçois subitement que le sous-officier Decoster est tout trempé. Il vient de se repêcher miraculeusement. Voulant prendre un seau d'eau pour rafraîchir les parois de la cale de munitions, il a été jeté par-dessus bord par le choc du seau dans le lac. Il put heureusement se tenir au léger bastingage en fil d'acier et se hisser sur le pont. Ce petit drame s'était déroulé en quelques secondes, et personne ne s'en était aperçu.

Nous mettons le cap plus au Sud pour arriver à l'estime sur la plage entre la Kalémié et la Lukuga.

Sauf le mécanicien Duplan et le machiniste noir Joseph aux machines, le lieutenant Wauthier à la barre, le personnel se tient sur le pont avant, attendant les événements.

Dix minutes de marche à 20 nœuds. Nous devons être près de la côte, et on ne voit rien. Nos yeux tâchent de percer les ténèbres; pas une silhouette, les collines du fond et le ciel formant une immense tache d'encre, pas un feu, pas un signe. La rive est bien dissimulée.

Dix longues minutes en attendant l'explosion qui pouvait se produire à tout moment.

On attend calmement ce que le sort décidera, avec le seul sen-

timent de la stupidité du destin, personnifié par le matelot noir, qui risque de nous perdre dans le plus banal accident.

La *Netta* file à toute vitesse sur le lac noir, avec sa traînée de flammes à l'arrière.

Brusquement, nous sommes tous précipités à l'eau. La *Netta* est entrée à pleine vitesse dans le sable de la rive.

Nous nous relevons en un clin d'œil. L'arrêt va-t-il provoquer une explosion? Nous regardons le bateau. Plus de flammes, le feu est éteint. La brusquerie et l'intensité du choc avaient refroidi et coupé la flamme.

La *Netta* est ramenée au port le lendemain matin. Les hélices sont faussées par le choc sur le sable, les réservoirs doivent être réparés. Le bateau est hors de service pour deux à trois semaines.

Les événements se déroulent et je ne puis rejoindre le commandant du 2^e régiment.

L'équipage européen et le brave machiniste noir, Joseph, furent cités à l'ordre du groupe pour leur calme et leur belle conduite au cours de cet accident, qui ne causa que quelques dégâts matériels.

La *Netta* jouait de malheur; presque à chaque sortie elle était avariée. C'est ainsi qu'un jour, à la rentrée dans le port, le capitaine ayant l'habitude des lents bateaux à vapeur du fleuve ne fait pas stopper à temps les moteurs et la *Netta* donne en plein dans le môle. L'étrave est tordue. Plus tard, à Kibanga, les hélices talonnent sur les roches.

Par forte tempête, un autre jour, me rendant à Toa, on doit stopper les moteurs et se mettre aux creux des vagues, sous peine de voir la coque se déchirer.

La *Netta* était une unité de sport, construite pour les eaux calmes d'un fleuve : 300 chevaux étaient enfermés dans une coque d'un millimètre d'épaisseur.

BOMBARDEMENT DU « VON GÖTZEN »

En somme, pour exécuter l'opération de bombardement projetée contre le *Von Götzén*, il fallut attendre le retour du *Vengeur* qui était dans le Sud.

Le 2 juin, nouvel accident : l'appareil n° 2, piloté par le lieutenant Orta, eut une panne de moteur, tomba dans le lac Tongwe et se brisa dans sa chute.

Mais, comme le temps pressait, le commandant de Bueger proposa de tenter l'expédition avec un seul appareil.

Cependant, l'envoi d'un seul appareil, convoyé par un bateau aussi lent que le *Vengeur*, était une opération qui présentait de réels dangers. En effet, les secours que les aviateurs pouvaient escompter en cas de panne, sur un trajet de 250 kilomètres, étaient problématiques.

Malgré cela, le lieutenant Behaeghe et le lieutenant Collignon réclamaient avec insistance cette dangereuse mission. Je ne pus que m'incliner devant tant de bonne volonté et de courage, et le bombardement du *Von Götzén* à l'aide du seul appareil n° 1 fut décidé pour le début de juin.

Les 3, 4 et 5 juin, les lieutenants Behaeghe et Collignon effectuèrent leurs derniers vols d'entraînement et le lancement de bombes.

La première expédition devait avoir lieu le 6, à la première heure.

Le *Vengeur*, dont la durée de parcours était de dix heures, alors que celle de l'avion n'était que d'une heure, partit la veille pour se rendre à l'emplacement désigné. Mais il attendit vainement l'hydravion; le temps était trop calme. L'absence de vent avait empêché l'appareil de décoller avec sa pleine charge. La puissance des moteurs étant diminuée par l'altitude, un minimum de vent était nécessaire pour vaincre l'adhérence des flotteurs.

Le lendemain 7 juin, à 17 heures, nouvelle tentative, plus heureuse cette fois; l'appareil décolla emportant les lieutenants Behaeghe et Collignon, quatre heures de combustible et deux bombes de 65 livres.

La nuit se passa sans que nous sussions ce qu'ils étaient devenus.

Déjà on les croyait perdus, lorsque vers 7 heures du matin, le *Vengeur* rentra à Toa, remorquant l'appareil.

Au voyage d'aller, à 35 kilomètres du but, le lieutenant Behaeghe avait dû amerrir, par suite d'une panne de moteur. Le *Vengeur* avait heureusement vu les signaux de détresse et s'était porté au secours des aviateurs. Behaeghe et Collignon ne voulurent pas abandonner l'avion, qui, remorqué par le *Vengeur*, mit deux heures pour rentrer au port.

Il fut constaté à ce moment que la *Netta* aurait difficilement pu assurer cette remorque en cas de houle et, à partir de ce moment, le rôle de convoyeur des avions fut assuré définitivement par le *Vengeur*.

La panne de l'avion était due à la rupture d'un bouchon purgeur. L'accident réparé, l'appareil quittait Toa pour le deuxième raid le 19 juin, à 17 heures.

Une fois de plus, on l'attendit en vain. La nuit se passa de nouveau dans une mortelle attente. Il semblait téméraire d'escompter une chance analogue à celle qui avait la première fois servi les aviateurs; n'avait-on pas tenté le sort? Enfin, à 5 heures du matin, la consternation se changea en joie. Le téléphone annonçait que les aviateurs rentraient sains et saufs, remorqués une fois de plus par le *Vengeur*, mais cette fois-ci la décevante panne ne s'était produite qu'au retour; le *Von Götzén* avait été touché.

Malgré le tir intense des canons et des mitrailleuses de Kigoma — vingt atteintes furent relevées sur l'appareil — la première bombe avait atteint son but. Une colonne de fumée s'était élevée à l'arrière du bateau, amarré.

Au retour, à 25 kilomètres de Kigoma, une panne identique à la précédente avait provoqué l'amerrissage. Le *Vengeur* était loin cette fois. Toutefois, ne voyant pas revenir l'appareil, il avait fait demi-tour vers Kigoma. Les aviateurs passèrent ainsi dans le lac deux heures d'angoisse. Sans réponse à leurs signaux, emportés vers la côte allemande par un vent furieux, l'appareil désarmé, secoué par les vagues qui menaçaient de le briser, un des flotteurs percé de balles prenant eau, ils se croyaient perdus.

La dernière des douze fusées lancées fut heureusement aperçue. Grâce au dévouement des marins, dont plusieurs se jetèrent à l'eau, l'appareil et les aviateurs purent être sauvés.

Le succès des aviateurs nous dédommagea de nos craintes. Mon premier soin fut de reconnaître le courage et le dévouement dont avaient fait preuve les lieutenants Behaeghe et Collignon. Dès le 11 juin, ils furent cités à l'ordre du jour des troupes du Tanganika.

Le général Tombeur porta ces citations à l'ordre des troupes de l'Est Africain, et sur la proposition du ministre des Colonies, le Roi décerna aux deux aviateurs la Croix de chevalier de l'ordre royal du Lion, avec palme et Croix de guerre.

Nous ne connaissons pas l'importance exacte des dégâts causés au *Von Götzén*, mais si l'effet matériel de ce bombardement était inconnu, son effet moral fut considérable. Nous avons estimé à partir de ce moment que le *Von Götzén* ne constituait plus un obstacle à notre libre action sur le lac, et les vols subséquents des aviateurs confirmèrent son inaction. Nous dominions l'ennemi.

Aussi dès le lendemain, la flottille belge se considéra comme maîtresse du lac. La garde fut réduite, et toutes les troupes furent concentrées à Albertville, en vue de l'offensive.

Tout se passa en effet comme si le *Von Götzén* avait été effectivement coulé au fond du lac Tanganika.

Les événements subséquents montrèrent que cette audace était justifiée. Les Allemands ne firent plus montre d'aucune activité navale, et nos opérations ne furent en rien contrariées par eux.

La *Netta* et les hydravions tenaient l'ennemi en respect.

L.-colonel GEORGES MOULAERT,
Commandant du « Groupe de Tanganika »
en 1914,
Vice-gouverneur général honoraire du Congo,
Président
de l'Association des Intérêts coloniaux belges.

JULES RENKIN

La disparition de Jules Renkin est une grande perte pour tous les Belges. Son ardent patriotisme était le fruit de sa profonde connaissance de l'histoire de son pays et de ses méditations sur le caractère de ses habitants. Quand il voulait « se reposer », il lisait et ses livres favoris étaient des livres d'histoire, des ouvrages d'apologétique et d'exégèse. Il ne reculait pas devant des œuvres de pure théologie, obéissant ainsi aux conseils de saint Paul et aux prescriptions du Concile du Vatican indiquant aux chrétiens doués de raison la nécessité de l'usage du *rationabile obsequium*. Car, profondément, congrûment chrétien, il raisonnait sa foi. Il ne la pesait pas. Et il trouvait dans sa raison des motifs irrésistibles pour appuyer, chérir et exalter sa croyance. Si j'osais associer ainsi deux concepts en apparence disparates, il possédait en une union intime, la foi du charbonnier et celle du philosophe.

De cette dernière, et de sa valeur, il suffira, pour l'attester, d'évoquer les brillantes et savantes brochures (réédition de ses discours) qu'il fit paraître sur : *M. Demblon et la morale de saint Alphonse* et les cuisantes ripostes qu'il fit à la Chambre aux ineptes propos antireligieux de celui qui « remplaça » Frère-Orban, comme un âne qui s'insinue dans les brancards à la place de la fine cavale arabe.

Sa foi profonde et raisonnée resplendissait encore en d'autres circonstances dont il sera question dans le cours de cet article. A la suite des sottises et des mensonges de ce fol de Demblon, Jules Renkin s'était mis à l'étude des œuvres de mon glorieux et très savant patron, saint Liguori, et il professait pour ce grand homme et pour sa science profonde une vive admiration que je partage abondamment. Cette foi qui le possédait il la devait, avant tout, aux enseignements de sa mère.

Un journal vient d'écrire que Jules Renkin « était de modeste origine ». Non pas. Sa mère avait guidé ses pas, lui avait fait aimer la religion, lui faisait réciter ses leçons, l'aidait à rédiger ses devoirs et lui faisait gravir, en le tenant par la main, les sentiers de l'honneur, de la droiture et de la probité. Elle le conduisait dans la forêt de Soignes, et, sous la futaie, l'entretenait de l'Auteur de la nature. Dans la jeune âme du petit garçon naissaient de radieuses pensées d'amour et d'adoration, qui germèrent sur ce sol fécond et s'épanouirent chez l'homme en frondaisons puissantes.

Pareils débuts dans la vie ne sont pas modestes. Grâce à son admirable maman on peut dire que Renkin était de noble, très noble origine. Elle lui avait donné le jour le 3 décembre 1862 et, en 1874, je pense, l'envoya au Collège Saint-Boniface, puis au Collège Saint-Michel où, d'emblée, il se classa parmi les premiers. En route pour l'école il croisait souvent le petit Emile Vandervelde qui allait de chez son père, notaire, chaussée d'Ixelles, à l'Athénée. Ils se sont croisés souvent depuis, mais non plus sur les mêmes chemins!

Connaissant à fond les Pères, Jules Renkin ne manquerait pas de répéter à ce propos avec saint Antonin : « *Viam quam quis sibi assumit, in bono vel in malo, in adolescentia sua, perseverans illam tenet.* » La voie, bonne ou mauvaise, que l'homme suit dans sa jeunesse, il y a beaucoup de chances qu'il la suivra aussi plus tard!

J'étais le labadens de l'élève Renkin : je sortis de Rhétorique quand il entra en Poésie. Et nous sommes restés des labadens toute notre vie. J'étais pensionnaire, avec Raphaël Merry del Val, futur cardinal; son frère Alphonse, destiné à être ambassadeur d'Espagne; Alfredo Moreira, qui mourut à Paris ambassadeur du Brésil; Maenhaut, aujourd'hui encore représentant belge. Renkin

était externe. Malgré le règlement séparant pensionnaires et externes, on se voyait à l'entrée et à la sortie des classes, « en triche », et le futur homme d'État était déjà le centre d'un groupe d'amis qu'il entraînait par sa verve. Il était pour son juvénile entourage un chef très aimé et très suivi... Il le resta pendant un demi-siècle pour eux, leurs amis et leurs fils. Il aimait pousser des « colles » et à mettre ses camarades en contradiction avec eux-mêmes; si l'un de ceux-ci se montrait un peu mortifié, Renkin, dont le cœur était très bon, se reprenait et disait : « Allons, allons, tu ne vois donc pas que je plaisante? » Je crois même qu'il disait, à la belge, « C'est pour rire. » Je l'ai entendu dire, à la française : « Ne te monte donc pas le bourrichon! » Après 1879, on se revit sur les bancs de l'Université. Jules Renkin y fit de fort belles études et se trouva, en 1884, jeune avocat, à la tête d'un cabinet en germination, où la clientèle était encore à l'état d'espérance. Je le présentai à Prosper de Haulleville qui, pour lui procurer des ressources, le chargea de la chronique judiciaire du *Journal de Bruxelles*. Victor Jacobs le fit nommer secrétaire d'une commission ministérielle, la Commission centrale de Statistique, si j'ai bonne mémoire. Le jeune avocat put ainsi se créer un intérieur et commencer la lutte pour la vie, qui pendant quinze ans fut très âpre. Ce qui montre bien le courage et l'esprit de décision du futur homme d'État, sachez jeunes gens si pressés d'arriver sans peine et les mains pleines à une « bonne place » que Jules Renkin ne rougissait pas, pour gagner sa vie, de recevoir 10 centimes à la ligne — deux sous! — pour ses chroniques! Je crois bien que le maximum de ses émoluments, quand il fut promu à un « fixe », se chiffrait par 200 francs par mois, 1,400 francs de nos papiers! Il avait pour collègue Ivan Gilkin, le délicat poète qui, pour gagner son pain, avait le courage de présider aux « faits divers » qu'apportait au journal un « trottin » Edmond Patris, qui courait la ville à la recherche des « accidents, méfaits, sinistres » que nous appelions les « faits Patris ». Ce dernier a fini chef du service des informations au *Soir* où il se fit une superbe position. Tout de suite Renkin fit la conquête de l'équipe du *Journal*. Prosper de Haulleville, fin connaisseur d'hommes, lui disait : « Vous serez un jour un ministre. Mais n'oubliez pas ceci : un catholique pour être un bon ministre doit toujours être un peu libéral et un libéral pour être supportable doit être un peu catholique. »

Renkin devint vite un fidèle du « blagorama » de la rédaction du *Journal*. Vers 18 heures on se réunissait, le journal achevé, dans le bureau du rédacteur en chef. On s'asseyait, qui sur un coin de bureau, qui sur un escabeau, d'autres encore sur l'énorme tréteau en bois blanc qui supportait les collections de journaux annotés, d'autres encore restaient juchés sur leurs guibolles, et l'on discutait sur toutes sortes de sujets. Le « baron » contait ses souvenirs, exposait ses espoirs, esquissait ses pensées sur des réformes nécessaires ou espérées. Renkin se jetait à corps perdu dans la discussion et, ma foi, n'était pas ménager de ses critiques. Ce qu'on disait de mal des Puissances dans ces conversations, à bâtons rompus! Une énorme pipe à la bouche, surmontée d'un « chapeau » de tabac haut comme une meule, l'ami Jules répondait avec verve aux traits du chef par d'autres traits. Un jour qu'il avait jugé avec sévérité une Puissance, Haulleville lui dit : « Je vous l'ai dit, vous serez un jour ministre, mais rappelez-vous ceci : si vous voulez être sûr de ne pas faire trop de fautes, soyez toujours bien avec votre évêque et ne vous brouillez jamais avec votre curé. » Ces souvenirs, Jules Renkin les contait encore l'an dernier au dîner des anciens élèves du Collège Saint-Michel, dîner auquel il ne manquait jamais d'assister même quand il était Premier ministre. Renkin, qui fut toujours féru des joutes intellectuelles, adorait assister aux réunions quotidiennes du *Journal*. « Je m'en souviens toujours avec émotion, nous dit-il l'an dernier à Saint-Michel, c'est là que j'ai appris à affronter la vie politique. »

Haulleville était aussi un combattif et nous avons souvent assisté à des discussions passionnantes entre ces deux paladins. Feu Jules Le Jeune adorait également engager des joutes avec son ami Haulleville. « Disputes de chaudronniers, disait-il, mais jouissances d'empereur. »

Déjà quand il était étudiant, Jules Renkin, avide de lutte, s'était inscrit dans la jeune garde catholique. Celle-ci n'était pas encore suffisamment batailleuse pour lui et il créa « l'Avant-Garde catholique ». Ce titre peint en pied ce lutteur infatigable, qui toujours, pendant quarante ans, fut au premier rang des combats pour l'idée. Dès l'âge de dix-huit ans il était entré dans la bataille. Il vient seulement de l'abandonner pour se reposer à l'ombre des tabernacles éternels! Son activité n'avait point de cesse.

L'époque, du reste, était propice pour les amateurs de pugilats politiques. Le parti catholique, au pouvoir à partir de juin 1884, depuis quelques mois à peine, venait de se mettre à la suite de Beernaert, devenu chef du Cabinet le 26 octobre 1884. La jeunesse catholique étudiait avec frénésie les questions sociales et s'indignait de l'individualisme outrancier des « classes dirigeantes ». La Belgique était le pays des bas salaires et des longues heures de travail. Au « blaguorama » du *Journal* on agitait ces questions tous les jours. On sortait de là pour en saisir les réunions publiques et privées du parti. Quelle agitation on soulevait ainsi parmi les « chefs »! Où allait-on? On allait tuer l'industrie! Au lieu de prêcher ce que des gens nantis appelaient volontiers la révolte, que ne tenait-on aux classes ouvrières le langage de l'Évangile, qui prêche la résignation et la paix! Mais voilà-t-il pas que Léon XIII vint dans son immortelle encyclique exposer ce que dictait l'Évangile! Et puis il y eut aussi les grèves noires de 1886. Quels coups de tonnerre retentissants dans des cénacles où l'on « dirigeait » l'opinion! Celle-ci ne se laissa pas faire; elle eut, parmi ses plus bruyants interprètes, en dehors des orateurs bien doués qu'avait alors le socialisme, les « gens » de l'école naissante de Jules Renkin, grâce auxquels surgit la « démocratie chrétienne » dont la naissance n'est pas encore pardonnée par certains « traditionnels ». Vers 1886, tandis que le général Vander Smissen « apaisait » les émeutes, Renkin fut rejoint par Henri Carton de Wiart, sorti de Rhétorique en 1885. En 1889 celui-ci entra définitivement dans la fournaise. A dater de ce moment ces deux jeunes gens, si bien taillés et formés pour se comprendre, furent des amis inséparables. On ne peut évoquer le souvenir de l'un sans voir surgir l'image de l'autre. Et ils se complétaient à merveille. L'un plein de fougue, mais d'une fougue raisonnée, non pas improvisée, ne se laissant pas arrêter par la forme et bousculant volontiers une terminologie trop peu obéissante; l'autre, de convictions arrêtées, d'esprit large, plein d'ardeur, lui aussi, mais d'une ardeur volontairement disciplinée, spontanément policée, soucieux de la forme et d'une phrase bien habillée, comme sa personne. Tous deux enthousiastes, aimant le peuple, séducteurs de foule et décidés à conquérir celle-ci pour le Christ et pour son Église. Tous deux raffolaient de l'Ardenne, des paysages mosans. Moi j'aime la mer, son iode me ravigote, ses immensités m'attirent et me font sentir l'éternité; je le disais à Renkin. « Moi, répondait-il, au bord de la mer je me gratte; dans les montagnes je respire, je me repose et je me détends. »

* * *

Reprenons notre récit vers l'année 1885 et les années qui suivirent. Autour de Renkin tout un groupe s'était peu à peu formé et prenait figure de parti : le parti des jeunes. Il y avait Léon de Lantsheere, qui devint ministre de la Justice; Auguste Lelong, qui mourut en allant défendre au Congo un Belge maltraité par des mercantis étrangers; Georges De Craene, conseiller com-

munal et professeur; et un curieux et intéressant garçon, mort jeune, Léopold Dumonceau.

Celui-ci prit vite allure de conducteur du jeune groupe, bien petit alors. C'était un causeur délicieux, qui exerçait sur ses jeunes amis une influence, une fascination presque magnétique. Très instruit, philosophe d'une rare érudition, il était devenu précepteur des enfants du comte Cornet de Grez, qui en fit le directeur d'une puissante société d'assurances. Le pauvre Dumonceau mourut tôt! L'esprit avait consumé la chair! S'il avait vécu il aurait joué un très grand rôle. Le petit groupe serré autour de lui devint bientôt une imposante cohorte à la tête de laquelle, tenant d'une main ferme le drapeau, Renkin fonçait sur l'adversaire qui n'était pas seulement le libéralisme et le socialisme, mais aussi certains clans se recommandant du catholicisme, bien « établis » et ennemis des « palabres ». Convaincu que la foi sans les œuvres est une foi morte, il s'appliqua à créer des œuvres, toutes inspirées par le désir d'améliorer le sort des classes nécessiteuses. Il prit part au nouveau Congrès de Malines, celui de 1891, et c'est là qu'il rompit publiquement avec les errements des dirigeants de l'ancien parti conservateur. Ce fut un événement sensationnel. Pour un peu on l'eût pris, dans les cénacles « traditionnels », pour l'antéchrist. On alla jusqu'à demander l'intervention du Pape et du cardinal Goossens, archevêque de Malines. On fut bien reçu! Depuis 1879, où il eut un entretien avec Léon XIII dont j'ai parlé ailleurs, Haulleville savait combien celui-ci était favorable à une amélioration légale de la situation des classes ouvrières, et il n'avait pas manqué de le dire à Renkin à qui, du reste, Mgr Goossens témoignait une faveur qui affolait certains « traditionnels ». C'est à Malines que le jeune tribun exposa pour la première fois dans toute son ampleur le programme de la jeunesse démocratique dont il avait puisé l'inspiration première dans les « séances » tenues dans le bureau du rédacteur en chef du *Journal de Bruxelles*. Il me le rappelait encore dans une lettre qu'il m'écrivait il y a un an, le 27 août 1933.

« Prosper de Haulleville, m'écrivait-il, a eu sur ma formation une influence qu'expliquent sa grande foi, sa science, la largeur de son esprit et sa noblesse. Jamais je n'ai oublié cette grande figure qui a honoré le pays... Tu as fait revivre et tu ressuscites littéralement le milieu plein de vie, d'enthousiasme et de foi où nous eûmes le bonheur de vivre avec lui, depuis notre entrée dans la vie active jusqu'à sa mort prématurée. J'ai passé des heures de vrai bonheur tandis qu'à ta suite je parcourais les sentiers de cette belle vie et que je me remémorais les jours de réconfort, d'enthousiasme, d'espérance, de foi et d'amour que j'eus la joie de vivre au temps où Prosper de Haulleville nous parlait et où s'épanouissait dans mon cœur la passion de servir Dieu et la Patrie qui ne s'est pas éteinte encore et qui, Dieu aidant, ne s'éteindra pas. »

Lisez bien cette dernière phrase écrite par le grand homme au soir de sa vie : ce qui en a fait le prix, à cette vie, c'est la passion de servir. Dieu et la patrie, voilà le but que s'est proposé sans défaillance aucune le cher disparu. C'est le soleil qui a illuminé toute une existence, l'a rendue radieuse et féconde. Tel était son idéal et il mit à son service un rare ensemble de splendides facultés.

Son activité devint, après 1890, véritablement dévorante. Dans tous les faubourgs de Bruxelles il provoqua la création de maisons ouvrières, de cercles d'études sociales, de syndicats chrétiens. Pas plus que sa personne, la plume de Renkin ne connaissait de repos. Il créait l'*Avenir social*, qui devint la *Justice sociale*, et provoqua un intense mouvement de réforme. On y réclamait chaque dimanche la révision de la Constitution, la représentation proportionnelle, le repos dominical, les réformes sociales, le service personnel, l'instruction obligatoire et l'annexion du Congo.

Tout ce que le jeune garde de 1882 préconisait avec la chaleur de son caractère qui ne s'est jamais démentie, le représentant, le ministre, l'a vu réaliser : les réformes sociales, le service général, l'enseignement obligatoire avec libre choix du père de famille, la réglementation du travail, la représentation proportionnelle, le vote obligatoire, le suffrage universel, hélas ! mal organisé. Un ami lui disait un jour, vers 1890 : « Toutes les réformes que nous réclamons, les verrons-nous ? » « Si nous vivons quarante ans, viens m'en reparler en 1930 », répondit-il. Bien avant cette échéance, ce qui paraissait en 1890 une folie d'audace a été réalisé, accepté et pratiqué. Dès 1894 il s'éprit d'enthousiasme pour l'annexion du Congo. C'est lui-même qui la réalisa treize ans plus tard. « C'est le grand honneur de ma vie », disait-il avec raison et justice.

Mais la lutte ne se poursuivait pas seulement par l'écriture. Pas un meeting, pas une réunion des adversaires ne se tenait sans que Renkin y parût. Jamais il n'adressait à ses contradicteurs de gros mots. Il était toujours courtois. Il savait reconnaître leur droit quand sa conscience le lui ordonnait. De plus, il y avait quelques concepts qui n'étaient pas foncièrement irréductibles entre les réclamations des socialistes d'il y a cinquante ans et la démocratie chrétienne d'alors. C'est à la suite d'une de ces réunions contradictoires et sans paroles blessantes pour les personnes que Vandervelde se lia d'amitié avec Jules Renkin. Cette amitié ne s'est jamais éteinte. Il a dit à la Chambre que depuis la guerre il lui avait donné tout son cœur.

Au cours de la campagne révisionniste, la jeunesse catholique se distingua par son action décisive. On l'appelait déjà « la jeune droite », bien qu'en dehors de Léon Mabille elle n'eût pas de représentants à la Chambre. Elle eut l'excellente idée de se mettre à la suite d'« anciens » qui la présentèrent au public catholique, la patronnèrent et la soutinrent contre les ripostes injustes des attardés. Parmi eux je citerai Prosper de Haulleville, Alphonse Nothomb, le savant chanoine de Harlez, Alexandre Braun, toujours alerte et heureusement bien vivant ; tout au début, le vénérable chanoine, membre du Congrès National, De Haerne. Elle se tint en contact étroit avec les groupes similaires de province : l'abbé Daens, première manière, à Alost ; Godefroid Kurth, l'auteur de la parole : « les coffres-forts en délire », à Liège ; Arthur Verhaeghen, à Gand ; Léon Mabille, à Louvain et à Soignies ; Charles de Ponthière et l'abbé Pottier, à Liège. Ces derniers, des hommes influents parvinrent à les faire envoyer à Rome, les autres continuèrent à se faire entendre en Belgique.

Certains eurent beau se bourrer les oreilles de ouate, proscrire, partout où ils le pouvaient, le papier imprimé par les jeunes audacieux, ceux-ci agrandissaient sans cesse la trouée. Ils se crurent assez forts pour oser un « coup » qui provoqua la stupeur parmi les « dirigeants ». Renkin, Carton de Wiart et leurs amis demandèrent à faire partie de l'Association conservatrice constitutionnelle de Bruxelles. Quelle horreur ! Le ban et l'arrière-ban des « péken » de l'Association furent alertés. Pas de ces démagogues ! — Renkin, un démagogue : comme cela fait rire aujourd'hui ! — Comment ! Ces jeunes intrigants, allait-on leur permettre de dire leur mot dans les caucis où les camarades désignaient jusqu'alors les candidatures et patronnaient les « places » ! Une fois ces révoltés entrés ils apprendraient aux autres la désobéissance ; les volontés des « chefs » seraient inobservées et aussi — ce qui était bien pis et méritait la corde et la porte — seraient discutées ! Et la porte fut claquée au nez de ces audacieux. Ils surent la rouvrir plus tard, mais, pour l'instant, ils créèrent la Fédération démocratique chrétienne, qui devait, en 1896, après d'interminables palabres et la menace d'une scission, exiger et obtenir l'inscription de Renkin et de Carton de Wiart sur la liste catholique. Succès d'autant plus désolant pour les dépositaires de la Loi et des Prophètes que, depuis 1892, Renkin avec ses amis avaient adhéré à la Ligue natio-

nale pour le Suffrage universel et la Représentation proportionnelle et entrepris dans tout le pays une campagne de meetings en faveur de ces réformes.

On leur reprocha vivement cette alliance avec des socialistes et des radicaux. Pourquoi serait-ce un mal que de s'unir avec des ennemis pour faire triompher une réforme que l'on estime juste, et pour cette réforme seulement ? Qui donc a dit qu'il s'allierait au diable pour réaliser une chose juste ? Mais la faute et l'illusion de cette bouillante jeunesse fut que, dans une passion irraisonnée pour une soi-disant égalité, elle réclamait le suffrage universel pur et simple, à la française, à l'américaine, sans organisation. Les aînés, Prosper de Haulleville, entre autres, et Alphonse Nothomb leur crièrent casse-cou. Il fallait organiser le suffrage général et non en faire un moyen de tyrannie et d'absolutisme entre les mains de la foule, c'est-à-dire du nombre chaotique et brutal. Justice à rendre à l'*Avenir social*, il insérait très loyalement les articles dans lesquels des hommes expérimentés combattaient ces excès. Mûri, à son tour, par l'expérience, Renkin reconnut plus tard les erreurs que lui avaient fait commettre en certains points les illusions exagérées d'une jeunesse surchauffée par la poursuite d'un juste idéal.

* * *

Au point où je suis parvenu de la carrière de cette personnalité si séduisante à étudier, si plaisante à suivre et si sympathique à contempler, le moment est venu de dire un mot de son caractère et de sa personnalité intime.

Mari modèle, père admirable, Renkin n'a jamais prêté le flan à la critique haineuse de ceux qui aiment à farfouiller dans les poubelles. Il se maria fort jeune avec M^{lle} Van Hamme, une femme d'élite, bonne, économe, intelligente et douce. Quand son mari devait « représenter », elle savait recevoir avec l'aisance et la cordialité d'une grande dame. Elle mourut l'an dernier et ce fut un coup très dur pour cet époux exemplaire qui adorait sa femme, laquelle avait fidèlement suivi son mari, partout, même au Congo, l'entourant de soins et de prévenances. Elle donna beaucoup d'enfants à son mari. Deux seulement survécurent, deux garçons, Paul, fidèle image de son père, tué à l'ennemi, et Jean, qui semble n'avoir aucune passion pour l'odieuse politique et s'est fait une très belle place au barreau. M^{me} Renkin passa sa vie à faire le bien et dans l'accomplissement de tous ses devoirs. C'était une femme chrétienne, couronne de son époux, comme la veut l'Écriture. Les *Proverbes* le proclament : *Mulier diligens corona est viro suo*.

Jules Renkin était un laborieux. Il travaillait dur et avec fruits abondants, car il avait une grande facilité de travail. Il en avait aussi la puissance, car il a eu le bonheur de posséder, jusque très avant dans la vie, une santé de fer. Il avait le coup d'œil prompt et une compréhension très large. Il saisissait vite toutes les données des problèmes qu'il devait résoudre et en prévoyait les multiples conséquences. Son étude faite, il prenait sa décision, déterminée non pas par des contingences ou des impulsions irréfléchies, mais par le raisonnement. Cette décision s'étant ainsi imposée à sa volonté, il restait inébranlable dans sa résolution ou dans sa conviction. Mais, d'instinct, parce qu'il était foncièrement bon et pitoyable, il n'imposait jamais des solutions extrêmes ou trop pénibles pour autrui. « Il faut, proclamait-il l'an dernier au dîner de Saint-Michel, savoir être énergique avec modération. »

Que n'a-t-on pas dit ou écrit de cette énergie ! Elle n'avait rien de brutal ou de déplaisant, car nul ne sut plus que lui compatir aux peines et aux faiblesses d'autrui. On a écrit qu'il était un bourru. Faux. Bougon, peut-être, et très peu. Et cela parce qu'il se débattait, d'instinct, contre toute initiative qui ne tenait pas compte de contingences qu'il avait, lui, saisies, mais dont il s'apercevait que son interlocuteur était ignorant. Vandervelde

a dit qu'il était profondément humain. Grande vérité. Et pitoyable à tous les malheureux, quels qu'ils fussent.

Lors du procès Steinman, qui fut l'occasion pour lui d'un succès oratoire sans précédent, il eut pour les faiblesses de sa cliente des paroles qui arrachèrent des sanglots aux membres du jury. Rappelant le jugement du Christ sur la femme adultère, il interpella les juges : « Que celui d'entre nous, leur dit-il, qui n'a pas péché jette la première pierre à M^{me} Steinman ! » Et alors ce bon mari, ce tendre père, cet excellent citoyen, ce chrétien décrivit en termes pathétiques la tyrannie de la passion et les ravages que produit son déchaînement non combattu dans l'âme humaine. « Interrogez-vous, s'écria-t-il, et jugez ! » Cette bonté de Renkin fut cause parfois de déboires. Nul, peut-être, ne fut abreuvé de plus d'ingratitude, ne se laissa aller jusqu'à des condescendances peu méritées envers des gens qui venaient verser devant lui des larmes de crocodile ou étaler des misères illusoire. Cette bonté foncière ne fit pas seulement sa joie ; elle contribua aussi à honorer et à exalter sa vie. Il était si bienveillant qu'il résistait difficilement aux objurgations d'un ami, ou même d'un ennemi. Les amis savaient user d'arguments parfois singulièrement convaincants. Nous avions pour ami commun un savant bollandiste, d'ailleurs confesseur de l'homme d'État, lequel s'en allait tous les samedis faire blanchir, boulevard Saint-Michel, par le pieux religieux, son linge sale spirituel. Cet érudit jésuite, le P. Van Ortrov, avait un caractère prime-sautier et très allant, analogue à celui du ministre. Rien de plus passionnant qu'une discussion entre ces deux hommes si liés, et si entiers de caractère. Grand massacreur de saints apocryphes, Van Ortrov scandait la discussion de grands gestes impérieux. Renkin dans ses réponses coupait l'air de larges gestes du bras. Un jour, chez moi, discutant avec Renkin, le Père s'était peu à peu rapproché de son interlocuteur et appuyait son argumentation de grands coups de poing dans la poitrine de ce dernier. Celui-ci, féru de théologie et d'exégèse, je l'ai dit, — et c'était une prétention avérée chez lui, — répondait aux solides arguments du Père par des arguments non moins péremptoirs. Dispute de théologiens. Aucun ne cède, car tous deux ont raison. Van Ortrov, très excité, était tout près de son antagoniste et à un moment donné appuyait ses arguments de grands coups de talon. Mais ces coups n'arrivaient pas au plancher, d'ailleurs recouvert d'un épais tapis. Ils s'abattaient sur les orteils, parfois dans les tibias du ministre qui, finalement, se retira un peu en arrière et s'écria : « Père Van Ortrov, vos arguments sont très frappants. Je suis convaincu, de la tête jusque dans mes pieds ; gardez les vôtres à quia et parlons d'autre chose. »

Quelque temps après j'allai trouver le ministre pour l'entretenir d'une candidature qui m'intéressait. « Tu viens trop tard, me dit-il, Van Ortrov avait un protégé et j'ai promis de lui donner la préférence. » — « Est-ce qu'il a fait intervenir ses pieds ? » — « Non, mais pour les empêcher de marcher, j'ai pris le galop. J'ai des cors aux pieds ! » Le candidat du P. Jésuite était d'ailleurs excellent. Je me résignai donc, d'autant plus que je n'aurais jamais osé me servir de ses arguments, car Renkin était mon ministre et il ne plaisantait pas sur les questions d'autorité et de respect de la hiérarchie. En ces matières, l'amitié, si ancienne et si chaleureuse qu'elle fût, ne comptait pour rien. Je l'ai vu punir impitoyablement le fils d'un ami intime qui avait commis des fautes administratives. Ce respect du principe d'autorité était une de ses qualités primordiales. C'était un véritable homme d'État. On peut compter sur les doigts ceux qui sont dignes de ce nom parmi les chefs des rubriques ministérielles qui se sont succédé depuis cent ans...

Renkin connaissait à fond non seulement l'histoire de ce siècle, mais celle des siècles qui l'ont précédé. Dans les enseignements de notre passé, où tant de malheurs nous ont accablés à cause de la faiblesse de nos gouvernements, il avait puisé une conviction

raisonnée et inébranlable de la nécessité indispensable du maintien et de l'exaltation du principe d'autorité. On a trop longtemps souffert chez nous des fautes presque mortelles de ceux qui, comme les Liégeois d'autrefois, jugent « qu'un chien regarde bien un évêque », et de ceux qui professent que le peuple, c'est-à-dire le nombre, est le maître. On ne résoud pas les questions si délicates de gouvernement par une opération d'arithmétique. Les actions les plus méritoires de Renkin et aussi les plus retentissantes viennent de cette conviction. Il a magnifiquement exposé celles-ci dans son fameux discours de Marche et encore mieux dans sa correspondance avec M. Delacroix à ce sujet, correspondance qui n'a jamais été publiée, mais dont ses amis ont pu capter quelques échos. Espérons que Jean Renkin jugera un jour utile et justifié de lever un peu ce voile. Dans le cours de ce récit j'aurai l'occasion de reparler de cette qualité fondamentale de notre ami défunt que Paul Crockaert a baptisé, ainsi que René Hilaire, avec tant d'à-propos, du nom de « sens de l'État ».

Il aimait l'Eglise et, comme l'a dit Vandervelde avec une vérité émouvante : « Il était élevé par une foi religieuse sereine et ardente au-dessus de toutes les contingences et de toutes les misères de la vie. » Je crois bien qu'en dehors de sa conviction bien enracinée, cet amour pour Notre Mère l'Eglise s'était trouvé fortifié dans son cœur par son amour pour le peuple et le spectacle de son histoire. L'Eglise est démocratique dans ses idées, elle l'est aussi dans la masse de ses fidèles et dans sa hiérarchie. Jamais plus que de notre temps elle a vu affluer sous ses ailes maternelles la masse des petits, des humbles, des pauvres et des déshérités. Depuis le Pape et les cardinaux jusqu'aux évêques et aux curés, tous ses chefs sont sortis des entrailles du peuple. Est-il possible d'aimer sincèrement celui-ci et de nier que le clergé belge est démocratique par sa naissance autant que par ses principes ? Et si on a le bonheur d'aimer l'Eglise, quelle force cette affection ne puise-t-elle pas dans le spectacle ravissant de l'action sociale de l'Épouse de Celui qui a dit : *Misericordiam super turbam*.

Ce spectacle, Renkin l'avait contemplé dès son jeune âge et de cette contemplation était née sa double affection pour l'Eglise, sa douce mère, et les petites gens, ses frères d'adoption. C'est par amour pour ces petites gens, par pitié pour leurs misères qu'il se donna, corps et âme, à l'action catholique sociale, frayant la voie au parti catholique, qui se mettait enfin à marcher. En s'engageant sur les chemins indiqués par Renkin et ses amis, — au grand scandale, à l'ire parfois rabique de beaucoup, — ce parti conquit la popularité, ce qui lui a permis de présider, sans aucune interruption, depuis cinquante ans, aux destinées du pays. Eloquent, entraînant et net dans sa parole, Renkin était aussi clair dans ses écrits. Dialecticien habile et instruit, il savait grouper les arguments, les agencer et leur donner une force convaincante. Il était concis, ayant horreur des paroles inutiles. Sa politique était honnête et droite. Jamais il n'a fait de promesses qu'il savait ne pouvoir tenir : ce qui le distinguait des « gens de l'élite » qui l'ont parfois combattu, presque toujours *in petto*, et qui n'ont jamais brillé, eux, par le courage civique.

Il savait écouter. Il réfléchissait, à part lui, sur les paroles entendues, puis prenait sa décision. Souvent il choisissait à dessein un interlocuteur, l'engageait à faire un bout de promenade avec lui. Un bout ! Il allait parfois de Bruxelles à Boitsfort, ce bout !

Cette promenade consistait en grandes enjambées, de préférence vent debout, ce qui contrariait quelquefois le « haut-parleur ». Renkin tirait d'énormes bouffées de sa bonne pipe ou de cigares bien noirs à odeur forte et laissait parler. De temps en temps il interrompait par quelques phrases très courtes, scandées avec des gestes de la main, de la canne ou par de courtes réflexions tantôt goguenardes, tantôt humoristiques. Un ami lui exposait, au cours d'une randonnée dans le Parc, ses déboires financiers. Renkin,

au milieu du discours, lui « coupa le sifflet » un instant pour lui dire simplement en hochant la tête : « Lavarède n'avait que cinq sous!... » puis se tut. L'ami reprit son oraison. Quand celui-ci prit fin, Renkin de prononcer : «...Et Lavarède, économe, ne perdit pas sa fortune, au contraire!... » Et un silence éloquent suivit, plein de communes réflexions.

On a fait à Renkin une réputation imméritée de taciturne renfrogné. S'il savait se taire avec éloquence, il savait aussi parler avec charme. A table, c'était un causeur délicieux. Il était amateur de bourgogne, ce qui, selon moi, est un singulier mérite, et je vais conter à ce sujet une gentille historiette.

Il était grand fumeur. Il avait une pipe favorite, sa « Joséphine », grosse bouffarde qui engoutissait des paquets d'Obourg et de Semois. Le soir, ce sont les cigares qui avaient ses préférences. Ils étaient toujours forts, souvent très bons, et fleurant bon les parfums de Cuba. Il appréciait en connaisseur averti, ainsi que je viens de le dire, les crus de la Côte-d'Or. Prosper de Haulleville, qui partageait avec son jeune ami ces goûts délectables, lui disait de toujours avoir des égards particuliers pour ce qui faisait le charme du palais ou du gosier : « Ayez toujours un pieux respect pour ce qui réjouit le trou du *Pater noster* », lui disait-il.

On a imprimé que Renkin était un solitaire, — pourquoi ne pas dire un sanglier, — et un silencieux. Ceux qui disent cela ne l'ont jamais vu dans l'intimité ou même dans une de ces randonnées qu'il affectionnait.

Quand on avait la chance de le « tenir » loin des fâcheux, on ne se lassait pas de l'entendre. Sa conversation, émaillée de souvenirs, d'impromptus, de traits narquois ou humoristiques, n'était jamais banale. Quand l'entretien portait sur des intérêts religieux, elle était émouvante; quand elle jugeait des idées ou des personnes désobligeantes, elle était accompagnée de flèches bien pointues, parfois barbelées, lancées avec dextérité. Grand liseur, il « savait » toujours à fond le sujet de l'entretien.

Appréciateur conscient, comme je l'ai dit, des produits de la Côte-d'Or, s'il se trouvait en présence d'un cru délectable, il en détaillait avec humeur la sapidité exubérante. Malheur à l'hérétique goulé qui avalait, sans lui rendre hommage, le contenu ensoleillé d'un flacon parfumé de la divine Côte! Sacrilège que le compétent amateur ne laissait pas impuni. Un jour qu'il accomplissait ses visites électorales, il fut invité à dîner par un bon curé brabançon qui paissait son troupeau aux abords de cette forêt de Soignes que Jules Renkin adorait et dont il connaissait tous les sentiers. Dès le début du dîner, la servante — mettons qu'elle s'appelait Mélanie — versa au ministre un plein verre d'un vin couleur pelure d'oignon. Dès qu'il en eut goûté, le convive, émerveillé, accomplit un geste qui, en ce cas, était presque rituel chez lui. Il éleva de sa droite son verre et s'écria : « *Bonum vinum lactificat cor hominis.* » « Oh! monsieur le Ministre, si ce vin vous plaît tant, combien celui que je vous réserve va vous ravir davantage! » interrompit le digne pasteur, qui fit un signe à Mélanie. Jules Renkin attendait avec une curiosité sympathique la merveille annoncée. L'échansonne du curé accomplit son rite et Renkin porta à ses lèvres le nectar promis. Horreur! C'était du pinard, et du pinard dans toute sa sordide et aigre nudité. Le ministre subit une réaction accentuée au passage de ce vinaigre, par son trou du *Pater noster*. « Mais, monsieur le Curé, s'écria-t-il, c'est là de l'alapête! » Et le bon curé de s'écrier naïvement : « Oh! monsieur le Ministre, quelle déception pour moi! Le vin qu'on vous a servi tantôt était un fond de cave que j'ai racheté à la mortuaire de mon prédécesseur, il avait au moins trente ans, tandis que celui-ci est tout neuf, je l'ai acheté l'an dernier. » Scandalisé à juste titre par ce langage blasphématoire, Renkin répondit : « Monsieur le Curé, relisez l'Évangile; Notre-Sei-

gneur a dit au pharisien Lévi : « *Nemo, bibens vinum vetus vult novum, dicit enim, vetus melius est!* »

Le curé, un peu confus, avala la leçon avec l'alapête. Il aurait pu, lui aussi, invoquer l'Évangile et répondre avec saint Jean, comme le maître d'hôtel de Cana : « Tout homme sert le bon vin, d'abord, et le moindre après qu'on a bu beaucoup », mais le curé avait des idées erronées, même biscornues en oenographie! D'ailleurs, selon moi, le maître d'hôtel de Cana, bien que verseur, n'était pas mieux versé dans cette science subtile.

Causeur délicieux dans un salon ami, Jules Renkin était un orateur et un argumenteur redoutable dans une réunion publique.

Il débutait en baissant légèrement la tête en avant et en pliant les épaules, puis, relevant le front, fonçait sur l'adversaire comme le taureau qui se lance sur le torero. Alors, hochant la tête de temps à autre, il développait ses arguments en martelant ses phrases, avec parfois un geste court de la main droite coupant l'espace. Très myope, il clignait un peu des yeux en exprimant une affirmation, et ce geste donnait une singulière acuité à son raisonnement. Quand il improvisait il ne se laissait pas arrêter par la forme ou par des recherches d'expression. Il chargeait comme un taureau de Camargue au travers des guérets. Ses discours préparés étaient écrits de son écriture, minuscule mais lisible, avec, par-ci par-là, des ratures nées de son instinct de la précision. Quand il lisait son manuscrit, sa phrase parlée était plus fortement encore scandée. Il égarait quelquefois son pince-nez; alors, pour lire il devait rapprocher le papier de ses yeux, presque sur son nez, et aux expressions décisives le papier était secoué avec énergie, comme pour appuyer plus fortement la parole et la lancer dans l'espace.

Le corps bien planté, une tête magnifique, d'expression énergique, presque têtue, posée entre deux épaules solides, il avait une allure légèrement plébéenne, jamais populacière, genre dont il avait horreur. Il donnait, quand il prononçait un discours, l'impression d'une force impérieuse lancée comme par la puissance d'une catapulte. Cette force était rendue plus puissante encore par la conviction qu'elle emporterait tout. Grand optimiste, Renkin allait, en effet, au-devant des difficultés avec la certitude du succès, parce qu'il se savait de taille à les vaincre.

HAULLEVILLE.

(La fin de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.)

En quelques lignes...

La gent de lettres

La république des lettres belges ressemble au royaume de Fleur-des-Pois, où il n'arrivait jamais rien. Il est extrêmement rare que nos écrivains, entendus comme une petite société dans la grande, société qui a ses lois, ses usages et ses mœurs particuliers, aient l'occasion de réagir vigoureusement en tant qu'écrivains. Ils n'ont pas de grands événements à se mettre sous la dent, ni même de menus scandales. En d'autres termes, la vie littéraire en Belgique, ce n'est pas grand'chose, si la littérature belge, ce n'est rien du tout.

A Bruxelles, comme à Paris, ou plutôt encore comme dans les grandes villes de la province française, il y a des clans, des noyaux, des chapelles de littérateurs. L'un est essentiellement mondain, « salonnard »; l'autre se manifeste dans les cafés; un troisième

affectionne les aspects « sociaux » : il est fait d'associations de toutes couleurs; c'est un monde de présidents-nés, de vice-présidents par vocation, de secrétaires qui paperassent comme on respire. Ecrivains de salon, de taverne et d'académie finissent par constituer, à Bruxelles seulement, une population écrivante de sept ou huit cents âmes, dont une vingtaine ont du talent et deux ou trois une véritable importance littéraire...

Ces proportions sont à la fois dérisoires, si on les considère dans l'absolu, et des plus flatteuses, relativement à celles qu'on relève dans les autres « provinces » des lettres françaises. La Belgique vient, au catalogue littéraire, en seconde position, à respectueuse distance de Paris, mais assez loin devant Gironde et Provence.

« L'Etat ne fait rien pour moi!... »

Le fait que Bruxelles est en même temps une ville de province française, quant aux lettres, et la capitale d'une nation indépendante complique naturellement la position sociale et morale de nos écrivains. En général, ils ont tendance à se plaindre de l'Etat, sous prétexte que cet Etat se manifeste à deux pas de leur écriture. Il y a en Belgique une mentalité revendicatrice chez les écrivains, qui se plaignent volontiers de n'être pas « soutenus » et « respectés » par le pouvoir politique. C'est à peu près comme si les gens de lettres de Beauvais exigeaient subsides et honneurs du préfet de l'Oise!...

Chez nous, un romancier honorable ou un poète moyen gémit couramment que l'Etat « ne fait rien pour lui », ce dont pourraient tout aussi bien se plaindre les fabricants de chaussures ou les épiciers en gros.

Répétons-le, sans espoir d'être entendu : il n'y a aucune raison pour que le pouvoir politique « soutienne » les arts, hors le cas où l'intérêt national est en jeu. Il faudrait plutôt décourager les artistes que les « soutenir », et l'on pense avec épouvante aux catastrophes qu'entraînerait la nationalisation, même partielle ou épisodique, de la peinture ou des belles-lettres. Que l'autorité se désintéresse intégralement de leur activité, d'ailleurs subversive et explosive par essence, tel doit être le vœu d'un musicien véritable ou d'un écrivain digne de ce nom. L'art, incommensurable avec le politique, ne s'accommode guère plus ou moins que du social. C'est la justification d'une vie littéraire qui consiste d'ailleurs le plus souvent, par bonheur, dans le fait que les grands artistes meurent de faim.

Dix ans plus tard, ou trente ans, ou cent ans plus tard, la gloire jaillit comme un feu d'artifice autour de la tombe où ils sont en poudre. Etre grand, c'est le plus souvent, dans le domaine esthétique, avoir été grand et ne pas l'avoir su.

Jurisprudence et... jugement

Dans cette pétaudière sans histoire, il vient pourtant d'arriver des histoires — dont se repaissent avec l'avidité que l'on devine toutes les portières de Gendeletrerie. Il y a d'abord l'affaire Hubermont.

Pierre Hubermont est un jeune romancier de grand talent, auteur d'un récit qui s'appelle *Treize Hommes dans la mine* (bien émouvant malgré certains partis pris puérils) et de *Marie-des-Pauvres*, admirable portrait d'une folle du peuple.

« *Hardi! Montarchain* » fut publié dans l'intervalle : c'est la peinture d'une élection municipale dans une petite commune du Hainaut. En Montarchain, certains habitants de Ciplu crurent devoir reconnaître leur village. D'où, procès, perdu par Pierre Hubermont aux deux instances, de sorte que ce pauvre inventeur

de chimères va devoir payer des sommes inportantes à des quidams qu'il ne connaît ni d'Eve ni d'Adam. Avouez que c'est incroyable!...

Il faut que les magistrats qui ont jugé de la sorte ignorent tout de l'art littéraire, ou pensent comme ces gens du monde, recevant des romanciers, et gardant une réserve totale en leur présence de peur d'être « mis dans leurs livres »!... C'est avec des morceaux de réalité et des aspects de personnes que le faiseur d'histoire compose ses romans : mais tout son art consiste à recréer entièrement ces matériaux, à les faire changer de nature, sous peine de ne pouvoir « faire vivant ». Il n'y a pas, il n'y aura jamais, il ne peut y avoir, parmi les romans de quelque valeur, de « romans à clef ».

Ce sont là, pour tout artiste ou tout critique conscient et organisé, des évidences élémentaires. Les juges ne sont pas obligés de les connaître, puisqu'il paraît qu'il n'y a plus guère de juges cultivés. Cela va coûter trente mille francs à Hubermont, qui n'en a pas, naturellement, en bon écrivain qu'il est, le premier centime. On avouera que cela passe un peu les bornes, même dans une société aussi incohérente que la nôtre.

Autre histoire...

L'autre histoire est une histoire de plagiat. Un jeune écrivain, que nous ne nommerons pas, vient de publier un livre charmant et original sur la vie du roi Albert. Un autre écrivain, que nous ne nommerons pas davantage, y a reconnu plusieurs membres de phrases, divers détails pittoresques et quelques traits de style empruntés à une conférence qu'il prononça naguère sur le même sujet. *Inde irae*, accusation publique de plagiat, menace de poursuites judiciaires, etc. La question est fort simple en l'occurrence : le livre de l'accusé ne doit certainement rien d'essentiel à la conférence de l'accusateur pour la raison que l'inimitable ne saurait être de l'imité. Ce qui compte en littérature, ce n'est pas la lettre, c'est l'esprit, de sorte qu'on ne saurait, dans ce domaine, rien emprunter d'important à personne.

Quant au « matériel » de l'affaire, il n'offre par conséquent d'autre intérêt que documentaire, et la littérature ne s'en trouve ni bien, ni mal, quand Racine se souvient évidemment de Pradon, ou Molière de Cyrano. Encore s'agit-il ici de création à proprement parler; mais en matière historique, la question ne se pose même plus. La vie du roi Albert demeure la même suite de faits pour tous ses historiographes : c'est ne copier personne que le faire successivement naître, régner et mourir, ou voir paraître des gratte-ciel lorsqu'il approche de New-York.

Pour finir, il y a là aussi une question de dignité professionnelle qu'il serait injuste d'escamoter. D'une part, il vaut mieux boire exclusivement dans un verre (comme dit Musset) et fabriquer soi-même, quand on entreprend une œuvre littéraire de quelque tenue, toute sa matière première. D'autre part, il est peu indiqué de pousser trop loin la susceptibilité d'auteur, jusqu'à prendre à témoin toute la terre quand on retrouve ses poux sur la tête du voisin.

Si la Pétaudière littéraire de Bruxelles ressemblait le moins du monde à l'Attique, on y ferait des gorges chaudes de la comédie de Trissotin volé. Hélas! on n'y entend à ce sujet que grognements et que borborygmes. Il n'y a plus de vie littéraire; il n'y a plus que des épiciers qui se disent littérateurs.

Billard russe

Le baron Firmin Vanden Bosch est président des *Scriptores catholici*. Le contraire eût été surprenant. Mais ce qui ne manquera pas d'étonner les admirateurs de l'ancien procureur général,

c'est la maîtrise dont il fait preuve au petit jeu du billard russe. Il est vrai que le législateur a prétendu fourrer son nez (révérence parler) dans cette « caisse » magique où s'évanouissent, pour ressurgir au bout de quelques secondes, billes blanches et bille rouge. Quoi qu'il en soit, le président élu tint à démontrer, par une série de carambolages savants, que la jeune association n'a pas confié ses destinées à un Géronte, à quelque Père Rabat-joie.

Elle fut charmante, d'ailleurs, cette prise de contact entre les *Scriptores*. Ceux qui ont vécu les heures d'avant-guerre, ces heures où Wallons et Flamands ne s'aimaient pas, versaient un pleur de joie en constatant que le traducteur n'avait pas sa place au bureau. Chacun mettait un point d'honneur à entendre la langue du voisin d'en face. Et la répartition des membres du comité se fit par tranches proportionnelles, comme il advient d'un gâteau de fête dans les familles patriarcales. Il y eut d'audacieuses tentatives de rajeunissement. A propos du Congrès de Malines que les uns plaçaient en 1910, les autres en 1905. Mgr Schyrgens eut à cœur de déclarer qu'il n'était pas, à son sentiment, un « scriptor ». Ce qui suscita un tollé unanime et fort sympathique. La lecture de la liste des adhérents provoqua des mouvements en sens divers. Certaines abstentions étaient remarquées et commentées. La prudence est une belle vertu. Mais il y a aussi la vertu de force.

Le déjeuner fut servi dans les salons de la Maison de la Presse. Les dits salons ont des glaces sous tous les angles, des ors sur tous les lambris. Cela tient du style financier et du plus parfait mauvais goût. Mais les journalistes n'ont pas choisi la décoration.

Scriptores catholici

Le drapeau n'a rien de provoquant. Il signifie — tout simplement — que, dans ce pays où les « chochetés » fleurissent comme bleuets au cœur des blés, il doit être permis de se découvrir d'autres liens que l'amour commun des pigeons, de l'arbalète, des médailles byzantines ou des timbres-poste. On a peut-être galvaudé l'enseigne de *catholicus*. D'aucuns croient à un virus dangereux. Rassurons-les. Il ne s'agit pas d'une croisade à coups de crosse. Les statuts du nouveau groupement excluent la politique. Ils n'exigent pas le billet de confession. Mais c'est une politique — et la pire de toutes — que celle qui consiste à s'asseoir entre deux chaises.

Les *Scriptores catholici* ne sont ni des intransigeants, ni des couards. Ils professent que la neutralité est une *diminutio capitis*, pour continuer de parler latin, et qu'il est puénil de vouloir contenter tout le monde et la logique.

Au demeurant, rarement tablée fut plus éclectique que celle du 15 juillet. Le lorgnon du chanoine Halflants ne se faisait pas plus sévère pour fixer J.-M. Jadot, le brillant second de Debatty. Adolphe Hardy, qui croit à la bonté universelle, aux fleurs des champs et aux petits oiseaux, ne s'intéressait à Beauraing qu'en botaniste des Ardennes; tandis que Mgr Schyrgens, toujours onctueux à rebours... De Pillecyn n'avait pas l'air scandalisé de rencontrer des nationalistes d'un autre bord. Détail curieux : des nombreuses soutanes qui assistaient à la séance inaugurale, une seule recueillit un siège au comité. Un tout petit siège de conseiller. Le cléricalisme ne sévit pas.

Que fera le nouveau groupement? Des amitiés nouvelles. C'est beaucoup. On ne lui demande pas de bouleverser la République des lettres. Mais il n'était peut-être pas tout à fait inutile que trois douzaines de confrères dégustassent à la même table, sous les mêmes glaces et les mêmes lambris dorés, le saumon sauce Vincent et la poularde braisée.

A tout seigneur...

Mais celui-là dont nous voulons parler et qui mérite, plus que bien d'autres, tout honneur, c'est un peu le seigneur inconnu.

Au royaume des casses, du composteur, des châssis sur le marbre, le maître typographe est le premier après Dieu. A lui le soin de distribuer le travail, de surveiller la composition, de relire les épreuves, d'équilibrer la mise en pages. Œuvre de patience et d'amour et qui réclame un ouvrier de choix. On évoque le souvenir des « compagnons » de jadis, de ceux pour qui l'artisanat était une vocation; on songe à ces imprimeurs de l'âge héroïque, aux Aldes, aux Estiennes, aux Elzévir, aux Plantins qui nous ont transmis, à force de science et de conscience, les chefs-d'œuvre du livre, les typographies les plus nettes, les illustrations les mieux venues.

Les lecteurs de la *Revue catholique* sont, au point de vue de la présentation typographique, — nous n'hésitons pas à le dire, — comblés. Un hebdomadaire qui paraît sur 24 pages grand format, à deux colonnes, et qui paraît sans errata : le tour de force renouvelé chaque semaine, du mercredi matin au jeudi soir, vaut une mention la plus honorable. Il est temps de mettre à l'honneur le meneur de jeu, l'artisan du succès, la cheville ouvrière, M. François Dewit. Qui l'a vu à son pupitre de l'imprimerie, rue de la Charité, debout tel le capitaine sur la dunette, calme et actif, débonnaire et vigilant, accueillant et ponctuel, n'oubliera plus cette image du chef. Autour de lui, les artisans s'affairent, sans désordre; une atmosphère de ruche, sans les « bourdons »; il n'y a place pour nul mollusque, pour nulle « coquille »...

M. François Dewit quitte son atelier. C'est pour se reposer?... Non pas! Directeur de l'École de Typographie de la ville de Bruxelles, il consacre à cette œuvre de surcroît toutes ses soirées, toutes ses matinées du dimanche. Depuis vingt-cinq ans. Ce jubilé de conscience professionnelle, ses élèves, ses amis, ses admirateurs viennent de le fêter, en même temps qu'ils fêtaient les quarante ans de métier du premier typographe de Belgique. Nos lecteurs s'associeront volontiers à cet hommage. Dans un sentiment de reconnaissance et dans un sentiment de fierté. On dit que le métier se perd, que la probité s'en va; on regrette, on appelle de mille vœux, la corporation d'autrefois, la maîtrise et le chef-d'œuvre. Aux esprits chagrins, toujours prompts à médire de leur époque, François Dewit oppose le témoignage d'une vie tout entière passée au service de l'art d'imprimer. C'est la fierté et la consolation d'artistes de cette école qu'une belle page, sans incorrections, aux noirs bien encrés, aux blancs disposés en un harmonieux équilibre. Mais regardez cette page par transparence : le mot « conscience » est dans le filigrane.

Faits divers

Il faut les lire chaque jour. Les faits divers et les petites annonces sont des documents psychologiques de choix.

A la troisième page du journal, j'apprends que le bandit Dillinger vient d'être exécuté, abattu comme un chien rabique qu'il était, par une escouade de détectives. Dillinger, le gangster fantôme, l'assassin des caissiers derrière leur guichet, des policiers dans leur auto, des badauds surpris par une fusillade de rue! Enfin, l'Amérique respire. Le voilà donc occis, ce sinistre larron qui n'a jamais reculé devant le crime!...

Eh bien, non! Il paraît que les Américains se sentaient très fiers de posséder sur leur territoire le malfaiteur *the biggest in the world*. La manie du record va jusque là, jusqu'à ces aberrations pitoyables et stupides. On ne se contente plus d'avoir le cochon le plus gras, le pianiste le plus infatigable, le nègre le plus blanc, le film le plus cher, l'homme politique le plus nasillard du monde. Il faut encore que le Vieux Continent puisse envier à la Jeune Amérique le bandit auprès de qui Bonnot n'est qu'un pâle comparse, un figurant timide. Lorsque le portrait de Dillinger apparaissait sur l'écran, m'assure mon journal, dans ces salles standardisées où le confort

est surtout le confort des fesses, des bordées d'applaudissements et de sifflets (les Américains sifflent pour manifester leur joie) saluaient l'invincible champion de la lutte contre le gendarme.

Alors, quand je lis, dans le même journal, que de vertueuses cohortes s'en vont manifester sous les volets de l'ambassade d'Allemagne parce que Hitler a trucidé froidement quelques douzaines de nazis, je prétends demeurer sceptique sur la qualité même de cette indignation. « Ils n'en ont pas en Angleterre », chantait irrévérencieusement le Maurice Donnay du Chat-Noir. En Amérique, comme ils n'ont pas encore le massacre en série, ils se rattrapent avec les fusillades par petits paquets. On fait ce qu'on peut.

Colombes et myosotis

Il y a quelques semaines, on vendait à Paris toute une collection de papiers à lettres romantiques. Lettres encadrées de dentelle, fleuries de bouquets et de roses en guirlande, sillonnées de barques légères et traversées de colombes : pourrait-on trouver tombeau plus poétique pour les amours défuntes de nos aïeules ? Leurs petits bureaux en bois de rose, leurs sous-main d'ébène où voguaient des cygnes blancs et les tiroirs secrets des bonheurs-du-jour sont au musée avec les plumes d'oie et la poudre à sécher.

Les amoureuses d'aujourd'hui ont des « stylos-pour-dames » d'où sortent une très petite quantité d'encre et fort peu de mots tendres. La loupe d'orme sur laquelle s'appuie leur main aux ongles sanglants, est comme un miroir vide sans reflets... Le numéro de téléphone est sur le papier à monogramme ; et ce langage chiffré se suffit à lui seul.

Pourtant, le papier à lettres romantique n'est pas tout à fait démodé. Les enfants — ces amoureux qui ne savent ni mentir, ni télégraphier — usent encore, pour leurs souhaits de fête et de Nouvel An, pour les adresses au père Noël et à saint Nicolas, de ces belles feuilles où les ramiers roucoulent au-dessus d'une touffe de myosotis, où des roses rouges se déplient pour laisser lire un tendre serment en caractères dorés.

Peu important les fautes d'orthographe et les taches d'encre. Ce qui compte, ce sont les souhaits de longue vie à la grand'mère presque centenaire, les promesses d'une éternelle sagesse aux parents, les demandes naïves au saint à barbe blanche. Tout l'espoir et tout l'amour ; toute la bonne volonté et toute la foi des cœurs candides...

La médaille et le fétiche

Saint Christophe, qu'on fête le dernier dimanche de juillet au son des trompes et des klaxons, a une clientèle de plus en plus nombreuse. La circulation s'intensifie et il n'est pas jusqu'aux trotinettes des enfants qui n'exposent à l'embouteillage et aux accidents. Mais le patron des automobilistes, des motocyclistes et des cochers est de taille à porter le poids croissant des demandes qui l'assaillent. Je doute même que tout ce bruit qui, chaque année, environne ses autels, puisse le déconcerter. Sur terre, ce bon géant en a vu bien d'autres. Il a tenu sur ses épaules le Maître du monde. Et le Maître du monde l'aimait sans doute, à cause de cette simplicité d'enfant qui le prédestinait au Royaume des cieux.

La vie miraculeuse de saint Christophe avait d'ailleurs commencé par une désobéissance. Il s'appelait alors Reprebus et il s'était sauvé de chez ses parents pour chercher un maître qui fût à sa taille. Il rencontra le diable ; mais le diable n'en peut faire accroire longtemps aux cœurs droits. Le jour que Satan se signa devant une croix, au carrefour des chemins, le géant se mit en quête de la souveraine vérité. Pour la trouver, un ermite lui conseilla de jeûner et de prier ; mais Reprebus lui fit observer qu'un

homme qui, comme lui, mesurait trois mètres, avait un vaste estomac et la mémoire courte. Alors l'ermite engagea le néophyte à passer, pour l'amour de Dieu, les voyageurs qui voulaient traverser le fleuve.

C'est depuis lors que tous les passagers, à quelque véhicule qu'ils confient leur vie, recommandent celle-ci à la protection de saint Christophe. Seulement, comme les hommes affichent plus volontiers leur sottise et leurs superstitions que leur foi, nos modernes chauffards attachent dans un coin discret de leur voiture la médaille du saint protecteur et laissent danser, bien en vue sur la glace de derrière, Nénette et Rintintin, la mascotte ébouriffée ou l'effigie de Joséphine Baker.

Distributions de prix

Dès la veille, on a mis en papillotes les cheveux des petites filles. Les genoux des garçons ont été frottés à la pierre ponce et l'on a préparé la robe blanche et les chaussettes neuves. Ce n'est pas tous les jours qu'on s'en va cueillir sur l'estrade les lauriers et les palmes. Ce n'est même pas toutes les années ! pense en affectant de s'en moquer éperdument l'écolier qui a eu la note zéro. Mais il suffit d'une tonitruante *Brabançonne* pour que les plus modestes « accessits » se croient des Pies de la Mirandole. Les filles se préoccupent surtout de la nouvelle robe portée par M^{lle} l'Institutrice, et de tous ces parents qui applaudissent à tout rompre les chants et les lauréats. Le discours des autorités, farci d'excellents conseils et de sentences décisives, est bien un peu lourd par la chaleur ; mais on pense au sirop d'honneur qui, après la cérémonie, rafraîchira les plus altérés.

Pendant la comédie jouée par les élèves, M. le Vicaire, qui a pourtant des goûts littéraires, s'éclipse discrètement, rappelé par sa servante. On distribue les prix. Le libraire a bien écoulé les rossignols de son fonds et M. l'Inspecteur du canton a trouvé l'occasion de répandre à cent exemplaires son *Petit Manuel de civilité à l'usage des jeunes*. Heureusement, un livre de prix, chacun le sait, n'est pas destiné à être lu. C'est un symbole. Il a une couverture rouge et une tranche dorée. Pour qu'il ne déteigne pas sur les gants blancs, les écoliers le portent soigneusement, dans leur mouchoir plié. Ils font le tour des « parents et connaissances » pour faire admirer leur prix et reçoivent une pièce de vingt sous toute neuve, qui s'en vient enrichir la récompense.

Mais j'ai rencontré mon amie Ginette qui revenait de la distribution solennelle où les livres étaient bel et bien remplacés par des certificats. Elle avait les cheveux défaits, sa robe fripée et un air désappointé. « Tu parles si je me moque de leur diplôme ! » m'a-t-elle dit, en jetant son rouleau dans un coin. Et j'ai pensé à l'incompréhension des pédagogues assez sots pour ne pas voir la différence qu'il y a entre un papier portant leur signature et un livre doré sur la tranche.

L'échec de la coéducation

Il y a quelques années, un mouvement en faveur de l'éducation mixte fut mené assez activement dans le monde scolaire officiel. On parlait au nom de l'égalité des sexes et du progrès. Des essais furent tentés qui donnèrent des résultats dont on ne parle guère aujourd'hui, mais qui prouvent en faveur de la sagesse et de la prudence des éducateurs religieux qui s'étaient opposés à la réforme.

En France, l'échec de la coéducation se confirme comme chez nous, encore qu'on ait fait appel, pour appliquer le système, à un personnel formé dans les instituts rationalistes de Suisse. Des livres furent répandus un peu partout, dans les milieux pédagogiques, afin de démontrer, dans l'esprit de Jean-Jacques Rousseau, la

nécessité de faire asseoir adolescents et adolescentes sur les mêmes bancs, de leur donner une éducation identique et de les accoutumer à une camaraderie profitable.

Ces ouvrages prétendaient s'appuyer sur des expériences probantes et tout particulièrement sur l'exemple des pays anglo-saxons. Or, voici que ces pays dénoncent eux-mêmes les graves inconvénients du système. Jusqu'à la libre Amérique qui n'a pas réussi à étouffer des scandales pires que ceux des *Jeunes Filles en uniforme*.

En Angleterre, le Comité de l'Éducation du comté d'Essex, qui avait adopté d'enthousiasme, il y a dix ans, le régime de la coéducation, vient de décider que toutes les écoles qui dépendent de son ressort seront dédoublées.

La pédagogie féministe perd encore quelques points...

La Reine et le philosophe

On a pu voir à l'écran, ces jours derniers, la reine Christine de Suède personnifiée par Greta Garbo. La femme fatale, légère et capricieuse, que représente à merveille la célèbre vedette, correspond assez bien, semble-t-il, à la vérité de l'histoire.

Christine aimait les choses rares, non pas tant pour son édification que pour son plaisir. Elle faisait venir de très loin des éléphants, des panthères et même... des philosophes. C'est ainsi qu'ayant entendu parler de Descartes, elle n'eut de cesse qu'il vint dans son royaume. Parce qu'il était l'auteur du *Discours sur la méthode* et fort célèbre, elle voulut prendre de lui des leçons de philosophie. Mais la philosophie n'était, pour cette Suédoise jeune, robuste et sportive, que divertissement superflu.

Descartes était casanier, timide et simple. Il tenta de se dérober au voyage qu'on le presse d'accomplir. Peine perdue. La jeune Reine ne se contente plus d'inviter. Elle commande. Alors, le philosophe « prépare son petit équipage » et tâche de se faire aussi beau que possible. Il s'embarque au mois d'août 1649 pour Stockholm. Le malheureux tombe, ahuri, dans les fêtes que l'on célébrait à l'occasion du traité qui terminait la guerre de Trente-Ans. A la Cour, ce ne sont que bals, représentations et orchestres bruyants. La Reine, pour l'instant, n'a cure de raisonnements et de syllogismes. Elle est jeune et ne se soucie guère du « Je pense, donc je suis ». Cependant comme Descartes est là, il faut bien le faire servir à quelque chose, et elle lui fait composer un de ces ballets qu'on n'appelait pas encore *lyrics*.

Quelquefois, elle se souvient du motif pour lequel elle a fait venir le maître à penser et, vers les 5 heures du matin, il lui arrive de réclamer une petite leçon de philosophie pas bien fatigante. Le pauvre regrette fort son pays de canaux et les gros fourneaux de Hollande auprès desquels il faisait si bon passer la veillée. Dans cette Suède de neige et de glaçons il frissonne perpétuellement. Un jour il prend froid; et quatre mois après son arrivée à Stockholm, il meurt.

On en peut donc conclure que Christine de Suède a causé la mort du grand Descartes.

Mais les philosophes sont-ils si peu sages qu'ils ne voient même pas combien il est dangereux d'enseigner la sagesse aux belles dames déraisonnables?

Pour un enseignement supérieur féminin

Le sujet est d'actualité. Les vacances ne ramènent-elles pas l'attention des parents sur les problèmes de l'instruction et de l'éducation des enfants? Et, pour le dire tout de suite, n'est-il pas assez navrant de constater qu'il s'agit là, le plus souvent, de préoccupations saisonnières? On discute du choix d'une école comme du choix d'une villégiature. Les conversations sur le sable chaud, à la terrasse qu'ombragent les parasols, roulent aussi sur l'institutrice de Monique, le professeur de latin d'Albéric. Ne serait-il pas plus sage de suivre l'enfant, la jeune fille, au long de sa vie scolaire, de s'intéresser aux progrès de l'étudiant d'une manière plus continue et plus vigilante à la fois? Le concierge de l'Université m'a raconté ceci. Une dame se présente à sa loge et demande si on peut lui indiquer le tableau où sont affichés les résultats de telle année. Elle tient à s'assurer que son fils a réussi. D'ailleurs, il ne s'agit pas d'un cancre : Edgard aurait frôlé la distinction; seule, l'intransigeance d'un professeur lui a valu de perdre ce grade mérité... Cependant, le concierge a conduit la maman devant la « liste officielle ». On cherche le nom du presque distingué jeune homme... Mais en vain! Non seulement cet aspirant-légiste a négligé de se présenter, mais il a volé — le mot n'est pas trop fort — les 350 francs, montant du droit d'inscription. La mère se désole. On comprend cela. Ce que l'on comprend moins, c'est cette liberté grande, excessive, dangereuse que laissent à leurs jeunes gens, sous prétexte de modernisme, tant de parents dupés.

Nous ne sommes pas si loin de notre sujet. L'enseignement supérieur *ad usum delphinae* est certes une des questions où l'apathie des éducateurs naturels — j'entends le père et la mère — se donne libre et paresseux cours. Sur la foi d'un potin de plage, les parents sont tout prêts à confier leur fille à n'importe quel établissement soi-disant supérieur. Il leur suffit qu'un vague cours de littérature propose des horizons moins sévères, des perspectives plus flatteuses que les programmes de l'enseignement moyen. Consultée, la jeune fille n'a garde de se rebiffer. Toute discipline lui paraît alléchante, du moment qu'il s'agit, comme on disait autrefois, de ces arts d'agrément qui sont vains et faciles. Deux ans plus tard, sortira du couvent ou de l'institut, pour « entrer dans le monde », une Agnès qui barbouille l'aquarelle, massacre les *Nocturnes* de Chopin, sait repousser le cuir et recopier dans son album les vers les plus incolores de Sully-Prudhomme.

— Mais il y a des femmes à l'Université!

Je crois même qu'il y en a trop, beaucoup trop. Une expérience passablement cruelle nous a montré que les femmes-avocats, les femmes-médecins, les femmes-ingénieurs n'arrivent pas à monnayer leur diplôme. D'autre part, la carrière de l'enseignement (professeur dans un lycée de jeunes filles) est, à l'heure actuelle, bien près de se fermer. Il y a quinze jours, plus de dix docteurs en philosophie et lettres étaient réduites à poser leur candidature au poste de professeur de français à l'École supérieure de secrétariat : ce qui représente un traitement mensuel de quelque 700 francs. Une dactylographe expérimentée a d'autres prétentions.

D'un côté, les cours supérieurs à l'ancienne mode : c'est-à-dire le bagage le plus mince, le plus ridicule souvent. De l'autre côté, les universitaires sans débouchés et qu'aigris, chaque jour que Dieu fait, le sentiment de leur impuissance, de leur dévoiement. N'y aurait-il pas place — *in medio virtus* — pour une conception

plus humaine, plus féminine, de l'enseignement supérieur qu'il convient de donner à nos filles?

* * *

Il est bien entendu que nous ne recommençons pas ici la querelle, vieille de plusieurs siècles, sur l'égalité des sexes devant l'intelligence. Tout a été dit là-dessus. Ce qui n'empêche pas un rédacteur de *l'Intransigeant* qui signe N. Osman Pacha d'envoyer à toute sorte de « compétences » un questionnaire de vacances le plus ébouriffant du monde. Il paraît que M. Paul Valéry — on s'en doutait un peu — a fourni le plus brillant pensum! N'allons pas alléguer, de sainte Catherine d'Alexandrie à M^{me} Curie, toutes les femmes éminentes qui auraient mis au pied du mur les plus tâtilons de leurs contradicteurs. La jeune fille a le droit d'orner son intelligence. Pour le savoir, pour le prétendre, point n'est besoin de s'enrôler sous les bannières du féminisme. Mais dans quel sens faut-il orienter cette culture de l'esprit?

Ici, la réponse s'impose. En vertu de ce principe d'ordre souverain qui recommande la soumission de l'effort à quelque but poursuivi, de la tendance à un idéal, il convient que la femme se cultive *en tant que femme*, qu'elle cherche dans les livres une préparation éloignée — et je dirais presque : immédiate — à son rôle futur d'épouse et de mère.

Les carrières féminines, comme nous disons aujourd'hui, ne constituent qu'un pis-aller. La vraie mission de la femme est une mission de tendresse et d'amour. On n'apprend pas la tendresse dans les traités savants, dans les manuels d'érudition. J'irai plus loin. Aux jeunes filles que les nécessités parfois tragiques du *struggle for life* obligent de s'asseoir sur les bancs de l'Université à côté des garçons, n'est-il pas regrettable que nous donnions à lire les mêmes passages de Platon, de Virgile, de Dante ou de Goethe? L'Association « Humanisme », qui s'est fondée récemment pour la défense et illustration de nos humanités gréco-latines, se préoccupe précisément de mettre les programmes des cours féminins en harmonie avec les exigences du cœur.

Pour les nombreuses jeunes filles, en tout cas, qui demandent à l'enseignement supérieur un complément de formation intellectuelle plutôt qu'un parchemin utilisable à plus au moins brève échéance, l'important, l'essentiel est de se développer en profondeur. Rien n'est plus haïssable que ces perruches encyclopédiques qui font, dans un salon, leur babillage de volière. Nous reprenons donc, après tant d'autres, l'éloge de la culture générale. Mais il est de ces vérités qu'il ne faut pas avoir peur de répéter plus souvent que de raison.

Dans cette *Revue* fondée sous les auspices du grand Cardinal, nous sommes d'autant plus à l'aise pour rappeler aux parents — pour leur signaler, peut-être — qu'il existe, dans les cadres de l'enseignement supérieur catholique, une Ecole pour jeunes filles dont S. Em. Mgr Mercier avait encouragé la création, béni les efforts, suivi les progrès. Lui aussi entendait que la formation féminine fût placée tout entière sous le signe de l'amour. Voici en quels termes M^{me} Haps, présidente de cette Ecole qui porte aujourd'hui son nom, rappelait récemment la doctrine du Cardinal sur ce point d'éducation :

« Si toute la doctrine de sa spiritualité s'édifiait sur la charité comme fondement de toute perfection, il aimait à en accentuer l'importance quand il s'agissait de la formation féminine, ne comprenant le rôle de la femme que sous l'influence de la bonté, fille de la charité.

» L'amour, en effet, est le nœud vital du problème féminin. Par lui, la femme sera formée à la vertu d'effacement, de renoncement, d'endurance, de désintéressement, d'humilité, indispensable

à sa mission d'aide, d'auxiliaire, d'inspiratrice, de collaboratrice. Par sa capacité d'amour, la femme s'élève plus aisément que l'homme à une élévation morale exceptionnelle, et, plus que l'homme, elle déchoit, si sa vie n'est pas réglée par l'orientation intelligente de sa capacité d'aimer. Il lui est donc indispensable, pour arriver à son maximum d'épanouissement, de s'assurer par une culture appropriée la rectitude de son jugement. L'amour participant intimement à la valeur de l'objet aimé, il importe que la femme soit capable d'un choix judicieux et qu'après avoir donné à sa propre vie tout le rayonnement possible, elle forme, d'après les données éternelles de l'amour, le cœur de ses fils pour en faire des hommes capables de servir l'Eglise et la patrie... « C'est chez » ma mère, ma sainte mère, qu'inconsciemment d'abord, consciem- » ment plus tard, j'ai deviné, compris que l'amour est fait d'oubli » de soi et de dévouement à autrui... »

* * *

L'Ecole Marie Haps (dite aussi l'Ecole de la rue d'Arlon) a la sage ambition de faire passer avant toute autre chose la culture désintéressée, la formation générale de l'esprit et du cœur, par le cœur et pour le cœur. Il ne s'agit nullement d'une chapelle capitonnée pour « snobinettes » de luxe. Le goût est, d'ailleurs, une vertu féminine. Et l'on ne voit pas pourquoi les jeunes filles studieuses s'affubleraient nécessairement de toilettes démodées. Les chignons haut perchés et les lunettes à branches ne constituent pas un brevet de capacité. Je hais la femme « hommasse » qui porte le feutre et la cravate. C'est une bien pitoyable objection que celle qui fait état des robes claires et des ongles soignés. Pour ce qui concerne les études, tous les professeurs de l'Ecole s'accordent à déclarer que les examens de fin d'année, rue d'Arlon, révèlent, dans l'ensemble, un amour du travail et un sens de l'application que nous attendons en vain de nos étudiants à l'Université. Les élèves libres sont l'exception, d'ailleurs. Pour l'année académique qui vient de se terminer, toutes les jeunes filles inscrites en première avaient tenu à se faire interroger. L'examen complet doit porter sur huit cours au moins. Et il n'est pas rare de voir une récipiendaire présenter une douzaine de branches.

Le programme est composé de telle façon que la culture générale maintienne tous ses droits. Théologie, philosophie, littérature, histoire, sciences juridiques, sociales et économiques, sciences naturelles : les différentes disciplines y trouvent toutes leur compte. Mais un cours d'éducation, fait par M^{me} Haps elle-même, harmonise ces différentes leçons sur le plan de la féminité, préparant la jeune fille à son rôle de demain dans la famille et dans la société. Détail intéressant : le choix des cours n'est pas entièrement libre. En ce sens que les élèves sont obligées de s'inscrire à chacun des groupes représentant chacune des disciplines. Ainsi le danger de la spécialisation se trouve, *ipso facto*, écarté.

La durée des études est de trois années. Les leçons, à raison de deux heures par jour en moyenne, sont faites de préférence le matin, de la mi-octobre à la mi-juin. Pour être admises à fréquenter l'Ecole supérieure, les jeunes filles doivent être porteuses d'un diplôme de sortie d'un établissement d'enseignement moyen.

Toutes les demandes de renseignements peuvent être adressées au secrétariat de l'Ecole, 11, rue d'Arlon. Nous sera-t-il permis cependant de signaler ici aux parents de province que de nombreuses maisons d'éducation se chargent d'hospitaliser dans la capitale les jeunes filles qui ne peuvent rentrer chez elles? L'Ecole supérieure doit être ouverte à toutes. C'est la condition même de sa prospérité.

* * *

Et c'est parce que cette prospérité est un élément décisif dans l'œuvre d'éducation qui est notre but à tous, qu'il nous a paru utile de faire, sous les auspices du cardinal Mercier, cette « réclame » — n'ayons pas peur du mot! — en faveur de l'École Marie Haps. Peu connu ou mal connu, ce foyer d'humanisme féminin mérite de rayonner, de jeter plus haut sa flamme plus ardente. A l'heure où les préoccupations utilitaires semblent devoir l'emporter sur les droits de la culture désintéressée, il faut défendre avec véhémence des conquêtes comme celle-là. La tâche nous paraît autrement urgente que les discussions byzantines sur la différence entre les sexes et la victoire, au Concours général, des filles sur les garçons.

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège.

Le bienheureux HENRI SUSO et son temps

Pour beaucoup de chrétiens d'aujourd'hui Dieu n'est plus guère qu'un Seigneur à puissance diminuée, qui habite une île lointaine, d'où il donne de ses nouvelles de plus en plus rarement. Comme le besoin d'en recevoir se fait néanmoins sentir, l'humanité invente les subterfuges les plus variés pour rapprocher d'elle la présence qui lui manque. N'avons-nous pas vu l'héroïne d'un roman récent triompher à force de volonté des lois qui régissent les corps et apparaître matérialisée à celui qu'elle aime? Laissons l'expérience pour ce qu'elle vaut, mais gardons la conclusion qu'elle en tire : « Nos âmes, dit-elle, ne font pas tout ce qu'elles peuvent ... »

Eh bien! elle a raison. Nos âmes ne font pas tout ce qu'elles peuvent. Bien plus, c'est nous qui reléguons Dieu dans cette île lointaine, où, pour la commodité de nos indépendances, nous prétendons qu'Il réside, et au lieu de nous plaindre qu'Il ne nous parle guère, nous devrions convenir que nous l'écoutons très peu.

« Nos âmes ne font pas tout ce qu'elles peuvent. » Ce n'est point là seulement l'aveu d'une conscience moderne. Nous retrouvons le même cri d'âme, le long de tous les siècles, à l'origine de toutes les conversions, et je voudrais aujourd'hui, remontant à six cents ans en arrière, vous montrer sa répercussion dans une conscience de moine qui ressemblait beaucoup à la nôtre.

Mais auparavant, il peut être utile de décrire à grands traits l'époque et le pays où vécut le bienheureux Henri Suso.

L'ALLEMAGNE AU MOYEN AGE

Il naquit à la fin du XIII^e siècle, dans cette turbulente Allemagne que déchiraient périodiquement des compétitions pour l'Empire et qui se trouvait toujours écartelée entre les tenants du Pape et ceux de César. L'âge des enthousiasmes désintéressés avait disparu avec les Croisades, et si l'on pouvait trouver encore quelque troubadour attardé, chantant les délices du pur amour à la châtelaine du Burg, il n'était pas rare de rencontrer le seigneur et maître de la dame parmi les brigands de la forêt voisine qui rançonnaient les voyageurs.

A la pauvreté générale, cette source incomparable de vertu, avait succédé, grâce au développement commercial, l'abondance

croissante de l'or. De nouvelles routes, rattachées à Pise, Gènes, Venise, franchissaient les Alpes pour aboutir, à travers les villes de la Souabe et du Rhin, aux cités hanséatiques, où les marchandises de l'Orient s'échangeaient contre celles du Nord. Si l'on songe maintenant à la pénurie d'or du Moyen âge, pénurie qui avait créé cette foule d'alchimistes et de chercheurs de pierre philosophale, fièvreusement occupés à la transmutation des métaux, on se rendra compte de la portée d'une révolution économique qui bouleversait de fond en comble l'ordre des valeurs admises et remplaçait partout le droit du plus fort par le droit non moins inique du plus riche.

L'Empire était ballotté par ces courants contraires comme un vaisseau au confluent de deux rivières, mais tandis que l'ambition des Hohenstaufen et de leurs successeurs se servait des expédients les moins recommandables pour s'emparer du pouvoir, la papauté ne recourait pas toujours à des moyens plus nobles pour le lui disputer. Après avoir conquis le monde à force de sainteté et d'austérité, l'Église touchait ce faite des honneurs et des richesses si dangereux, même pour une institution d'origine divine. Certes, elle avait triomphé des prétentions insolentes des empereurs d'Allemagne, mais ç'avait été pour tomber sous le joug tout aussi vexatoire des rois de France. Prisonnière à Avignon (1378), elle lançait sur tous les princes d'outre-Rhin ces terribles interdits qu'ils méritaient sans doute, mais qui augmentaient le désordre des peuples, en les déshabituant des pratiques religieuses, ou bien en les forçant à s'expatrier pour y rester fidèles.

Époque bigarrée, tourmentée, infiniment curieuse, en Allemagne surtout, où le séjour des nobles dans les universités ne tempère pas encore le génie sauvage de la race, où la personnalité de l'individu éclate, violente, sans porter aucune marque de fabrique, où seigneurs et manants vivent rudement, sur la même motte de terre qui les nourrit; époque marquée d'excès sans doute, mais imprégnée d'un esprit religieux intense, où la foi chrétienne emplît les âmes si elle n'anime pas toujours les actes, époque où nous voyons, à côté de la vie brutale et sensuelle des camps, toute une vie mystique admirable, réalisée dans les cloîtres par des âmes, qui, elles, « font tout ce qu'elles peuvent » pour s'unir à Dieu dans une intimité ineffable.

Ces cloîtres, le XIII^e siècle les avait semés un peu partout en Allemagne, dans les sites isolés comme au seuil des villes populeuses. Ils s'échelonnaient surtout dans cette belle partie de la vallée du Rhin que limitent les deux versants parallèles de la Forêt-Noire et des Vosges, et en amont du fleuve, près des lacs pittoresques de Constance et de Zurich.

Qu'ils fussent habités par les fils de saint Dominique ou par ceux de saint François, c'est toujours le même amour ardent du Christ qui les avait fondés. Leur multiplicité n'a pas lieu de nous surprendre. La majorité des fidèles ne savaient ni lire ni écrire. Il fallait donc, pour les instruire, un grand nombre de prédicateurs. On prêchait alors sur les places publiques et le long des chemins, comme à l'intérieur des églises. Souvent les auditeurs enthousiasmés suivaient le prédicateur de ville en ville. On lui faisait même construire une chaire roulante, que l'on nommait *château*, *castellum*, et du haut de laquelle il prêchait dans ses courses apostoliques. Un chroniqueur du temps raconte qu'il y avait de nobles dames, si désireuses d'entendre la parole de Dieu, que pour ne pas être remarquées dans la suite du prédicateur, elles se déguisaient en paysannes et mendiaient leur pain de porte en porte. Mais ce pain-là même manquait quelquefois. On cite le cas d'une pauvre femme, qui tout en écoutant le sermon, se demandait avec inquiétude ce qu'elle mangerait le soir. Soudain, un lièvre qui passait par là sauta sur ses genoux. Elle rendit grâce à Dieu, le vendit et acheta du pain. Aujourd'hui, la Providence est dispensée de faire de pareils miracles. On ne se prive guère d'un déjeuner ou d'un

dîner pour écouter un prédicateur, et si un lièvre se précipitait dans le giron d'une dévote, au sermon, il risquerait peut-être de la tirer d'un profond sommeil.

De même qu'on prêchait en tout lieu, on prêchait aussi en toute occasion, et le bienheureux Humbert de Romans nous a laissé une curieuse liste de plans de sermons appropriés aux différentes circonstances de la vie publique et privée. Il y en a pour les parlements royaux et pour les foires et marchés, pour les festins de noces et pour les repas funèbres, pour les tournois comme pour les baptêmes, etc., car la foi chrétienne compénétrait alors l'existence tout entière. L'orateur était le plus souvent un fils de saint Dominique. Ce grand ordre s'était merveilleusement développé en Allemagne depuis sa fondation (1216). Renommés pour leur science religieuse comme pour leur zèle apostolique, les Prêcheurs remplaçaient peu à peu dans les chaires des universités le clergé séculier, souvent ignorant et tiède, et celui-ci s'en irritait, car le propre de l'homme qui n'accomplit pas intégralement sa tâche est de ne pas pouvoir souffrir qu'elle soit accomplie par autrui. Du reste, il y avait bien de-ci, de-là quelque indiscretion à reprocher aux moines, et le curé, seul dans son église, pouvait se comparer non sans raison au « passereau solitaire sur le toit ». Malheureusement, il ajoutait qu'il était non seulement privé de la consolation de ses paroissiens, mais encore de leurs offrandes, montrant ainsi où le bât le blessait.

La querelle s'envenima au point que le Pape dut intervenir. Innocent IV allait porter à l'apostolat des Dominicains un coup mortel, lorsque la mort le surprit (1254). Son successeur Alexandre IV s'efforça d'amener les deux partis à des concessions, et comme les Dominicains, au plus fort de l'orage, avaient cru tout perdre, ils furent heureux qu'on leur laissât la liberté de prêcher, en y apportant certaines restrictions. Toutefois, ce ne fut là qu'une trêve, et en 1340 nous retrouvons la Curie romaine informant de ce qu'elle appelait « les revendications tapageuses du clergé séculier ».

L'ORDRE DE SAINT DOMINIQUE ET L'ORIGINE DES ÉCRITS DE HENRI SUSO

L'époque la plus florissante de l'Ordre des Prêcheurs est sans doute le XIII^e siècle. L'âme de saint Dominique habite encore toute brûlante dans l'âme des fils, et rien ne leur coûte, ni études ardues, ni oraisons prolongées, ni pénitences rigoureuses, pour convertir les pécheurs. La règle conventuelle est dans tous les couvents l'objet d'un amour filial, et l'on voit régner parmi les frères et les sœurs cet esprit de paix profonde et de zèle dévorant, de désintéressement ingénu et d'ambition surnaturelle, ce mélange d'ardeur et de candeur, en un mot, qui caractérisait saint Dominique et qui caractérisera toujours ses fils.

Cependant, dès l'aube du XIV^e siècle, des signes de relâchement apparaissent. L'arbre dominicain semble avoir poussé des rejetons si nombreux qu'ils ont épuisé sa sève. On fonde trop de couvents, dans lesquels on reçoit trop de novices. C'est en vain que les Maîtres généraux dénoncent les abus et édictent les peines les plus sévères contre les coupables. On sent que, d'année en année, la mollesse et la tiédeur envahissent les cloîtres. Au lieu de voyager à pied, selon la règle, les frères qui sortent se rendent à cheval d'un lieu à un autre. Ils rougissent de leur pauvreté au point qu'en entrant dans une ville ils donnent leur bâton à porter à un serviteur. S'ils reçoivent des bourses ou des cadeaux, ils les gardent pour leur usage personnel, de sorte que, bientôt, les plus riches se font servir leurs repas dans leurs chambres, substituant ainsi à la vie commune la vie privée, avec tout son cortège de réceptions profanes. « Nos cellules sont occupées par des chiens et des faucons, ou même par cet animal bipède qu'on appelle une femme », s'écrie avec indignation le moine dominicain Richard de Bury.

Pour adapter leur habit à la mode du temps, les frères ne craignent pas d'en changer la forme et l'étoffe. Ils suspendent à leur ceinture quantité de babioles et élargissent les bords de leur chapeau qu'ils portent retroussés, de manière à ressembler à des cavaliers. D'aucuns s'adonnent à la médecine et remplacent le ministère apostolique par des consultations. D'autres encore se mêlent des guerres qui existent entre les princes et les couvents sont divisés en partis. Mais le chancre qui ronge le plus cruellement l'ordre, c'est le dégoût de l'étude. D'un bout à l'autre de l'Europe, la même plainte résonne dans tous les couvents. « Vous attirez les enfants avec des queues de cerises », leur dit encore Richard de Bury. « Une fois qu'ils sont entrés, vous ne vous souciez plus de les instruire. O prêcheurs paresseux, vous ne vous servez plus que des filets des autres, et vous n'êtes pas capables de les réparer. Étudiez, étudiez donc, au lieu d'aller mendier. »

Toutefois, il serait injuste de ne regarder que ces fléchissements. C'est un peu comme si l'on voulait reconstituer l'histoire de France actuelle avec un numéro du *Petit Journal*. La vitalité de l'Ordre de Saint-Dominique continuait à s'affirmer dans beaucoup de ses membres — les actes des différents chapitres en font foi — et à maintenir une décence tout au moins extérieure dans beaucoup de couvents. Ajoutons que le relâchement avait atteint les laïques aussi bien que les clercs, de sorte qu'on ne faisait pas grief aux religieux de ce qui eût scandalisé la génération précédente.

Certaines réformes avaient bien été tentées, mais par groupes et sans sagesse suffisante. Aussi, les supérieurs interdirent ces singularités, qui ne faisaient qu'accuser des divergences dans un même cloître. Il se trouva alors quelques religieux isolés qui comprirent que la réforme devait être une œuvre intime et personnelle. Longtemps leur vie religieuse les avaient laissés vides et mécontents parce qu'ils ne donnaient pas à Dieu la place qu'Il réclamait dans leur âme. Lorsqu'ils comprirent que c'était leur âme tout entière que Dieu voulait, ils se détournèrent résolument des créatures et, se plongeant dans l'exercice de la contemplation, ils cherchèrent, par une connaissance de Dieu toujours plus approfondie, à augmenter en eux l'amour. Dieu ne leur ménagea ni les épreuves ni les consolations, et ils furent les maîtres de cette école mystique incomparable dont s'enorgueillit avec raison l'Allemagne du Moyen âge.

Qu'ils se nomment Eckhardt, Henri de Nordlingen, Tauler ou Suso, tous portent une double empreinte : celle de l'esprit de chevalerie qui imprégnait leur époque, et celle d'un symbolisme puisé dans l'Écriture sainte et dans les Pères de l'Église. Éloignés les uns des autres, ils se connaissent cependant, se rencontrent quelquefois et entretiennent ensemble des relations spirituelles. On les appelle « Les Amis de Dieu », mais ils ne formèrent pas, comme on l'a prétendu, une sorte de confrérie religieuse, avec une règle particulière. Leur entourage subit peu leur action. En revanche, ils exercent une influence extraordinaire sur certaines âmes isolées, et aussi sur les couvents de Dominicaines qui peuplaient alors la Suisse, la Souabe, l'Alsace et les bords du Rhin. C'étaient des foyers ardents de vie mystique et contemplative, où le sacrifice héroïque de la volonté s'unissait au mode de prière le plus élevé. Bénissons ces couvents. Dans celui de Töss, près de Zurich, vivait cette ardente et profonde Elsbeth Stäglin, qui fut la fille spirituelle du bienheureux Henri Suso et à laquelle nous devons peut-être de connaître l'histoire du serviteur de Dieu.

L'aventure mérite d'être contée. Éprouvée par une cruelle maladie, Elsbeth avait demandé à Suso de venir la voir pour lui apprendre à souffrir. Il vint et lui conta ses propres épreuves, ce dont elle fut si reconfortée que, à chaque nouvelle visite qu'il lui faisait, elle essayait de tirer de lui, par d'habiles questions, tous les secrets de sa vie intérieure, et elle les écrivait ensuite, pour son édification et pour celle des sœurs. Mais Suso s'aperçut un

jour de ce larcin spirituel; il la gronda et jeta le manuscrit aux flammes. Plus tard, comme elle lui remettait encore d'autres feuilles, il allait les brûler aussi, lorsqu'un avertissement céleste l'en empêcha.

Telle est l'origine de l'*Exemplaire*, — c'est le nom que Suso donne à l'histoire de sa vie : « ce livre que Dieu a fait par moi », dit-il, avec la belle simplicité des saints. Dans l'avant-propos, il déclare qu'il a reproduit le manuscrit d'Elsbeth à peu près intégralement, en y ajoutant d'autres souvenirs personnels, et l'on peut admirer la fusion intime de ces deux âmes, que l'amour de Dieu avait saisies sous la même forme, et qui expriment cet amour en termes tellement identiques que c'est l'encens d'un même sacrifice qui monte vers le ciel.

Car l'*Exemplaire* est avant tout le livre de l'Amour. Composition à la fois poétique et religieuse, romanesque et ascétique, tantôt il nous décrit ces régions mystérieuses où l'âme du dominicain, ravie en extase, voit et entend ce que nulle langue ne peut redire, tantôt il nous montre les épreuves douloureuses que Dieu lui impose pour le conformer à l'image du Crucifié. Le récit, qui n'est pas exempt de la phraséologie alors en honneur, est écrit dans cet allemand du XIV^e siècle, frais et savoureux comme un fruit nouveau. Le traducteur sent la plume lui tomber des mains quand il veut rendre en français moderne ces expressions naïves et originales que l'artiste crée pour ainsi dire sur mesure et dont il brise le moule à chaque fois. Il y faudrait le français du Moyen âge, avec son vocabulaire plus riche, sa construction plus souple et plus libre. Et même alors, comment rendre le rythme de la phrase, avec ses allitérations, ses assonances, ses balancements harmonieux? Comment faire revivre aussi cette justesse et cette puissance d'expression qui font de la prose de Henri Suso l'un des premiers monuments importants de la littérature allemande, quelque chose comme la *testa di lingua* de sainte Catherine de Sienne? Nous nous y essaierons cependant, et pour peindre cette douce et charmante figure nous emprunterons le plus souvent possible les couleurs de son propre pinceau. Ajoutons pour la clarté du récit que Suso parle toujours de lui à la troisième personne, en se nommant le Serviteur de la Sagesse éternelle, ou plus simplement le Serviteur.

LA JEUNESSE DE HENRI SUSO
SA VIE INTÉRIEURE
SES OUVRAGES MISTIQUES

Henri Suso, ou plutôt Seuse, car Suso n'est que la forme latinisée de son nom, appartenait à une famille noble qui s'adonnait au commerce. Sa petite patrie était la Souabe, dont les montagnes soudées à celles de notre Jura français, descendent en molles ondulations jusqu'aux rives verdoyantes du lac de Constance. L'enchantement des paysages où il passa sa jeunesse, lui fit une âme sensible à toutes les beautés de la nature. Le père de Henri, Ulrich de Berg, était un seigneur rude et autoritaire. Il avait épousé Jeanne Suso, femme d'une piété incomparable et d'une grande douceur. Henri l'aimait si passionnément qu'il voulut porter son nom. Elle passa, nous dit-il, tous les jours de sa vie dans la souffrance, toujours intimement unie à la volonté de Dieu. C'est d'elle que Suso tient cette merveilleuse tendresse de cœur qui le faisait vibrer à toute souffrance comme à toute joie. A treize ans, il entra chez les Dominicains de Constance, dont le couvent, situé dans une île boisée, au milieu du lac, est battu d'un côté par les eaux mugissantes du Rhin. On l'y admit contrairement à la règle, qui exigeait que les novices eussent au moins dix-huit ans, mais le couvent de Constance, comme beaucoup d'autres, était tombé dans le relâchement. Henri y mena pendant cinq années une vie quelconque. « Pourvu, nous dit-il, que sa réputation ne fût pas ternie par des fautes graves, il lui suffisait de faire médiocrement toutes choses. »

Mais Dieu qui le poursuivait de son amour ne lui permettait pas de trouver du repos dans les choses créées. Deux motions se disputaient son âme. « Réfléchis bien, disait l'une d'elles, il est facile d'entreprendre, difficile d'achever. » La voix du Ciel insistait sur la puissance de Dieu et promettait son secours. L'autre voix répliquait que la puissance de Dieu ne faisait pas de doute, mais qu'il était douteux que Dieu voulût... A ces sophismes, les amis de Suso ajoutaient les leurs. « Tu cherches à devenir parfait, lui disaient-ils, et peut-être as-tu raison, mais est-il donc impossible de prendre du plaisir et de se garder en même temps du péché? Sois saint intérieurement autant qu'il te plaira, mais, de grâce, modère-toi au dehors, pour que les gens ne prennent pas peur en te voyant. Quand le cœur est pur, tout est pur. D'autres que toi veulent aller au Ciel, et ils ne se croient pas obligés à mener une vie aussi austère... »

Cependant une voie intérieure rejetait ces conseils perfides : « L'homme qui veut atteindre la perfection en menant une vie tiède, disait-elle, ressemble à celui qui saisit l'anguille glissante par la queue et croit la retenir. Il se trompe et sa proie lui échappe. Vouloir posséder Dieu et le monde en même temps sont choses inconciliables. Si tu abandonnes la pénitence, abandonne aussi tes désirs de perfection... »

Ballotté de droite et de gauche, le Serviteur ne savait quel parti prendre. Il n'y avait personne qui comprît sa peine, personne qui cherchât Dieu de la manière qui lui était commandée, et il se détournait du monde par une sorte de nécessité douloureuse, qui devait se transformer plus tard en une ineffable suavité.

Il avait eu, dès son enfance, un cœur débordant de tendresse, et maintenant ce cœur vidé de toute affection terrestre cherche l'objet auquel il pourra consacrer son amour! Or, comme on lisait un jour, au réfectoire, les Écritures, il fut bouleversé par ces paroles de la Sagesse : « Écoute, mon fils, le conseil sacré de ton Père; si tu veux connaître le vrai amour, il te faut prendre pour bien-aimée la très douce Sagesse, car elle te donnera jeunesse et force, honneur et fortune, une puissance sans bornes et une gloire éternelle ». Ravi de joie, le Serviteur s'écria : « Pourquoi ne tenterai-je pas l'aventure? Cette amante incomparable consentirait peut-être à devenir ma bien-aimée, car mon cœur jeune et fougueux ne peut rester longtemps sans amour... » Mais son exaltation tomba soudain. « Puis-je donc aimer ce que je n'ai jamais vu? se demandait-il. Puis-je aimer ce que je ne connais d'aucune manière? » Et rappelant à son esprit les épreuves pénibles que le chevalier endure pour sa dame, il s'effrayait d'avance des dures joutes qu'il aurait à soutenir. Une voie intérieure répondait : « A l'amour appartient de droit la souffrance. Qui désire pâtit, et tout amoureux est un martyr. Pense aux misères et aux contrariétés qu'endurent bon gré mal gré les amants de ce monde... »

Suso continuait à hésiter, quand la divine Sagesse lui apparut. Il nous la décrit dans une page toute vibrante du lyrisme des Écritures. « Elle était brillante comme l'étoile du matin, éclatante comme le soleil qui se lève, douce comme l'heure qu'on attend. Ses paroles renfermaient toute suavité; ses embrassements donnaient une plénitude de joie, et elle regardait Suso avec une complaisance infinie. « C'en est fait, s'écria-t-il, elle sera désormais » la dame de mes pensées et moi, son serviteur. » A peine avait-il prononcé ces paroles qu'elle s'offrit à lui très amicalement, en lui disant : « Mon fils, donne-moi ton cœur... »

Tout ému de reconnaissance, le Serviteur se prosterna à ses pieds, et humblement lui rendit grâce. Il était uni désormais à la Sagesse Éternelle, et submergé dans l'abîme de la connaissance parfaite et de la joie sans égale. Aussi, le croyons-nous volontiers lorsqu'il conclut : « Ce fut tout pour ce jour-là, et il était difficile d'en recevoir davantage. »

Les joies qui accompagnèrent ce mariage mystique et les visions dont il fut si souvent gratifié étaient nécessaires pour lui permettre de supporter des austérités dont le récit, même atténué, fait frémir. Il se condamne pendant dix ans à une réclusion absolue et au silence, ne parlant qu'en cas d'absolue nécessité. De durs cilices et des chaînes de fer ceignaient son corps. Pour que ses voisins de cellule ne fussent pas incommodés par le bruit de ses disciplines, il se fabriqua une croix de bois, hérissée de clous recourbés, qu'il portait en tout temps sur son dos, et sur laquelle il s'étendait la nuit, recourant encore à des supplices variés pour échapper au sommeil. Sa nourriture et sa boisson étaient réduites au strict nécessaire, et il ne buvait quelques gouttes de vin qu'à Pâques. Pendant vingt-cinq ans il n'approcha jamais d'un feu, quelque dur que fût l'hiver, et après matines il veillait souvent sur la pierre nue jusqu'au matin. De dix-huit à quarante ans, il poursuivit ces exercices martyrisants, qui étaient destinés, dit-il, à dompter « sa nature sauvage », mais dont il dissuada toujours les autres. Quand sa fille spirituelle, Elsbeth Stäglin, voulut y recourir, il lui écrivit avec son enjoûment habituel : « Ma fille, il ne te sied pas d'imiter les austérités des anachorètes, ni les durs exercices de ton père spirituel. Dieu trouvera bien moyen de te charger d'une croix plus lourde que toutes celles que tu aurais pu choisir. Quand elle viendra, porte-la avec patience. »

Pour lui, sa santé était ruinée à tout jamais, et comme il l'avoue lui-même, il n'y avait plus qu'à mourir ou à cesser. On peut s'étonner qu'une nature tendre et délicate comme celle de Suso ait cru nécessaire de s'imposer pendant plus de vingt ans un mode de vie aussi terrible, mais le plan de Dieu sur chaque âme est différent, et si même l'utilisation surnaturelle de la souffrance n'arrive pas à les expliquer complètement, souvenons-nous que les chevaliers du Moyen âge, pour conquérir le cœur de leur bien-aimée, se soumettaient à des épreuves héroïques, comme cet Ulrich de Hutton, qui se coupa volontairement le petit doigt. Le genre d'ascétisme de Suso, si rigoureux qu'il fût, rentrait dans l'esprit de l'époque.

Dieu le récompensa, comme nous l'avons dit, par une surabondance de grâces intérieures. Dans une lettre à Elsbeth Stäglin « à laquelle il confiait tout dans une intimité divine », Suso avoue qu'il connut deux fois par jour, pendant dix ans, les joies de la jubilation, et que, plus tard, quand son temps d'épreuves fut fini, il les posséda à l'état habituel. Il reçut aussi le don de prophétie et celui de faire des miracles.

L'écueil, pour l'âme qui vit dans la familiarité du ciel, c'est d'attribuer parfois à des voix surnaturelles son propre colloque intérieur. Rien de pareil chez Suso, qui nous présente, sous le lyrisme des images, la pensée la plus rassise et le jugement le plus réaliste qui soit. Croyant comme un enfant, il n'est pas crédule. Il distingue toujours entre la valeur des visions sensibles et des visions intellectuelles, nous avertissant lui-même que certaines des extases qu'il raconte doivent être prises non pas selon la lettre, mais comme un langage figuré.

Au reste, qu'importent ces distinctions, puisque nous sommes chez les saints? Entr'ouvrons plutôt la porte de la cellule de Suso. Il est assis sur une chaise basse près de la fenêtre et il a pris comme oreiller la *Vie des Pères de l'Église*. Des scènes de la *Vie des Saints*, dessinées au charbon, ornent les murailles, scènes qui, pendant de longues années, ont servi de thème à ses méditations solitaires. A côté de lui, pendu à un clou, nous apercevons le fameux chiffon auquel Dieu veut qu'il ressemble, et qu'il lui montra, un jour, entre les dents du chien qui le mordait, le jetait en l'air et le déchirait en morceaux. Les trois initiales du Christ qu'il a entaillées dans sa chair, juste au-dessus du cœur, brillent à travers son scapulaire d'un éclat surnaturel, et voici que, soudain, derrière la petite fenêtre de la cellule, résonne un concert d'une merveilleuse douceur. Ce sont les Anges qui viennent; ils emplissent la cellule,

et si harmonieux est leur chant, qu'il enchante la souffrance du pauvre Serviteur. Les jouvenceaux célestes l'entraînent alors joyeusement avec eux dans une ronde du ciel, ronde qui ne ressemblait pas, nous dit naïvement Suso, aux danses d'ici-bas, mais qui était plutôt comme un flux céleste, suivi d'un reflux dans l'abîme incommensurable du mystère divin. Ils retournent au ciel, et c'est un gracieux écolier qui les remplace. Il porte au bras une corbeille remplie de grosses fraises rouges. Un ange la tend au Serviteur en disant : « Prends, mon compagnon et mon frère : Celui qui te les offre n'est autre que le Fils du Père Éternel... Ah! si tu savais comme il t'aime!... » Et tandis que Suso, le visage incendié de joie, se hausse à la fenêtre pour apercevoir « l'Unique et Divin Garçon », celui-ci disparaît après l'avoir courtoisement salué et béni. Puis voici venir la Vierge Marie avec l'Enfant Jésus, qui porte une petite cruche resplendissante d'eau fraîche, et le Serviteur, dont les lèvres sont depuis si longtemps desséchées par la privation de tout breuvage, peut enfin étancher sa soif... Suso avait pour la Mère de Dieu une tendresse spéciale; il honorait à cause d'elle toutes les femmes de la terre, fussent-elles les plus pauvres ou les plus viles, et partout où ils les rencontrait, il s'effaçait pour les laisser passer... Que de fois Marie lui apparut, portant entre ses bras Jésus, la Sagesse Éternelle et lui donnant à baiser l'amour de son cœur! Ou bien c'est le Christ lui-même qui se présente à Suso sous la forme d'un séraphin à six ailes, avec cette inscription : « Reçois la souffrance de bonne grâce. Porte-la avec patience. Apprends à la supporter en conformité avec le Christ. »

Mais ces images s'évanouissaient avec l'aube matinale; la corne du veilleur résonnait sous les fenêtres du cloître, et Suso s'acheminait vers la chapelle, si ce jour-là il osait célébrer le Saint Sacrifice, ou si le sort l'avait désigné pour cela. Pendant la messe, il édifiait tous les fidèles pour l'ardeur de sa prière et la chaleur de son accent. N'avait-il pas confié à une âme qui lui était chère que chaque fois qu'il prononçait ces paroles. *Sursum corda*, son cœur et son esprit se fondaient dans un si brûlant amour de Dieu que sa prière englobait la terre tout entière, avec toutes ses créatures et tous ses éléments, et « Je voudrais, disait-il, que tous les êtres fussent comme un immense clavier, dont mon âme ferait vibrer les touches, pour célébrer la munificence du Dieu de l'Amour. La messe dite, il retournait à la prière ou à l'étude, unissant l'une à l'autre dans cette harmonieuse proportion que les saints connaissent si bien. Il avait sans doute été remarqué pour ses dons intellectuels, car en 1323 il fut envoyé avec quelques autres jeunes religieux aux Études générales, à Cologne. C'est là qu'il rencontra le grand docteur mystique, Eckhardt, celui qu'il appelle « le Docteur Sublime »; il se lia avec lui d'une amitié profonde, et but à longs traits, dit-il, son doux enseignement.

* * *

Nébuleuse sur certains points, et surtout imprécise dans sa terminologie, la doctrine d'Eckhardt semblait identifier l'âme avec Dieu dans le processus de l'union mystique. Les théologiens s'en émurent et portèrent la question à Rome. Mais les pires détracteurs du Maître se trouvèrent parmi les mauvais religieux auxquels sa sainteté portait ombrage. Eckhardt mourut en 1327, avant de connaître une condamnation à laquelle il s'était soumis d'avance, et il apparut à Suso « comme divinisé dans une gloire inexplicable ».

Le Serviteur lui ayant demandé la voie la plus directe pour atteindre à l'union divine, il reçut cette réponse : « Se dépouiller complètement de soi-même, accepter toute chose de la main de Dieu, non de celle des créatures; recevoir avec une tranquille patience les attaques de tous les hommes, fussent-ils, à votre égard, comme des loups furieux. »

Suso avait besoin de ces exhortations pour supporter sans faiblir l'avalanche de maux qui s'abattit sur lui. Il fut englobé dans la suspicion qu'excitaient les amis du défunt Maître; on dénatura son enseignement, et lorsque, en 1327, il publia le *Petit Livre de la Vérité*, traité mystique de haute envolée, où il réfutait les erreurs des Beghards et des Frères du libre Esprit, on l'accusa d'inonder le pays d'erreurs corruptrices, et il fut cité devant un Chapitre de l'Ordre qui se tenait dans les Pays-Bas. Le pauvre Suso apparut en tremblant devant la haute assemblée, car il savait que deux grands dignitaires de l'Ordre qui se trouvaient parmi ses accusateurs avaient juré de le perdre. On le sermona rudement et, après l'avoir accablé de menaces et de paroles injurieuses, on le renvoya dans son couvent, sans prononcer contre lui, cependant, aucune peine afflictive.

Pour regagner Constance il lui fallait traverser une forêt sauvage, bordée par les eaux tumultueuses du Rhin. Cette forêt était mal famée à cause du grand nombre de voyageurs qui y avaient péri assassinés, et comme Suso se trouvait seul, — son compagnon jeune et alerte était parti en avant, sans se soucier de lui, — il se demandait avec terreur si, à cette heure tardive, il oserait se risquer dans l'ombre épaisse du bois. Soudain, son sang se glace de terreur. Un couple vient à lui d'un pas rapide, et si la femme a l'air avenant, elle est accompagnée d'un grand gaillard à mine rébarbative, dont l'aspect inspire l'effroi. Il est vêtu d'un pourpoint noir et brandit une longue pique; un poignard pend à son côté. Suso, épouvanté, fait une croix sur son cœur. Or, voici que la femme s'approche et lui demande son nom. A peine l'a-t-elle entendu qu'elle prie le Serviteur de recevoir sa confession, et après avoir accusé ses péchés, elle ajoute : « Vous saurez, mon vertueux seigneur, que l'homme qui nous suit est un meurtrier de profession. Il attend ici les voyageurs pour les dépouiller et les assassiner. Nul n'est encore sorti vivant d'entre ses mains. Pour moi, il m'a séduite, m'a enlevée à ma famille, et il faut maintenant que je sois sa femme. »

Transi de frayeur, le Serviteur hâta le pas, cherchait de droite et de gauche où il pourrait s'enfuir, mais ne trouvait aucune issue. Pendant ce temps, la femme était retournée près de son compagnon et lui parlait à l'oreille : « Confesse-toi aussi, lui disait-elle. On raconte dans mon pays que quiconque confesse ses péchés à ce prêtre trouve grâce au dernier moment. Confesse-toi, et peut-être que Dieu prendra pitié de toi, à l'heure suprême. »

Quand Suso vit l'homme à la pique presser le pas pour le rejoindre, il pensa s'évanouir; d'autant plus que le brigand se plaçant du côté de la forêt, laissait le Serviteur marcher sur la berge escarpée du fleuve. L'homme commença donc le récit de ses péchés, accusant les uns après les autres tous les forfaits qu'il avait commis. « Mon dernier crime, ajouta-t-il, le voici : Je me confessais ici même à un honorable prêtre comme vous. Il marchait à côté de moi, comme vous faites en ce moment. La confession finie, je l'ai percé de ce poignard et jeté dans le Rhin. »

Le malheureux Suso, qui regardait depuis quelque temps avec horreur tantôt le poignard du bandit, tantôt le fleuve aux eaux menaçantes, sentit la sueur de la mort baigner son visage, et il allait tomber sans connaissance, quand la femme s'élança pour le soutenir. « Soyez sans crainte, bon seigneur, répétait-elle, il ne vous tuera pas. » Le brigand se tournant alors vers Suso lui dit : « On m'a dit de vous beaucoup de bien. Vous en bénéficierez aujourd'hui. Priez Dieu qu'Il daigne me secourir, moi, pauvre bandit, à l'heure de ma mort. » On sortait à ce moment du bois, et Suso vit son compagnon qui l'attendait, tranquillement assis sous un arbre. Le brigand et sa compagne continuèrent leur chemin, tandis que le Serviteur, épuisé par tant d'émotions et grelottant de fièvre, s'affaisait sur le sol. Peu à peu les forces lui revinrent, et il reprit sa route en priant de tout son cœur pour le bandit, et il reçut de Dieu l'assurance que celui qui l'avait épargné serait sauvé.

On se demande peut-être comment nous pouvons connaître cette histoire qui relève du secret de la confession. Mais l'Allemagne était infestée alors par une telle quantité de bandits que Suso n'en désignait aucun, en racontant son aventure, et c'est ainsi que son étrange pénitent ne pouvait être identifié.

* * *

En rentrant à Constance, Suso trouva la ville frappée d'interdit (1327), mais tandis qu'une partie du clergé unie aux Franciscains faisait cause commune avec le prétendant à l'Empire, Louis de Bavière, les Dominicains s'étaient rangés du côté du pape, Jean XXII. Suso, que ses ennemis eux-mêmes regardaient comme un esprit supérieur, ne fut pas délégué, selon la coutume, à l'Université de Paris, pour y compléter ses études. Peut-être l'amitié qu'il avait toujours gardé, à Eckhardt pesa-t-elle sur sa réputation; peut-être aussi s'était-il rendu compte du danger que le goût exagéré de l'étude cause à l'âme contemplative. Toujours est-il qu'il demeura fixé à Constance pendant plusieurs années, et qu'il y exerça la charge de lecteur, dirigeant l'instruction religieuse de la communauté et expliquant les Écritures. Il continuait à mener une vie de pénitence rigoureuse, et Dieu y ajoutait des peines intérieures cruelles. C'est alors qu'il composa le *Petit Livre de la Sagesse éternelle*, où il déplore l'extinction de la ferveur religieuse chez les hommes et les femmes de son temps.

Il rédigea ensuite en latin l'*Horologium Sapientiae*, ainsi nommé parce que Suso avait vu en extase une belle horloge ouvragée, entourée de roses, dont la sonnerie attirait les âmes vers le ciel. Ce livre, comme tous ceux du Serviteur, fut composé dans un ravissement d'âme, à peu très constant; chaque page est imprégnée de cet amour de Dieu, pendre familier, profond, qui est la marque distinctive de Suso. Profitant du voile de la langue latine, il aborde avec beaucoup de liberté une foule de questions délicates, telles que la vie monastique, le régime des études, les différends des papes et des empereurs. Il conte aussi sous des allusions transparentes plusieurs aventures de sa vie. Dédié au général de l'Ordre, Hugues de Vaucomain, l'*Horologium* fut reçu partout avec faveur (1333). On peut en dire autant du petit *Livre de l'Amour*, composé vers la même époque, et où l'on retrouve tout l'élan chaleureux du cœur de Suso. D'un bout à l'autre de l'Allemagne, les âmes, pieuses s'arrachaient les œuvres du Serviteur. Traduites en différentes langues, elles allèrent bientôt porter des lumières et des encouragements surnaturels dans les cloîtres d'Espagne, d'Angleterre, de France et d'Italie.

Le monde était alors bouleversé par des cataclysmes qui faisaient croire à sa fin prochaine. Tremblements de terre, inondations, invasions de sauterelles, disettes, maladies, tous ces fléaux troublaient les esprits, et tandis qu'une partie de la population préparait son salut dans la crainte et l'angoisse, l'autre ne voulait rien perdre des plaisirs qui allaient finir. L'Ordre dominicain était alors divisé entre les partisans du laxisme et ceux du rigorisme, et la plus grande confusion régnait dans les directives qui venaient d'en haut. Il ne faut donc pas trop s'étonner si le calice d'amertume que Dieu avait prédit à Suso fut rempli par ses frères eux-mêmes. Une accusation injuste — nous ne savons laquelle — fut portée contre lui avec de telles apparences de vérité qu'on lui enleva sa charge de lecteur. « Ainsi, déclare-t-il avec tristesse, le travail de plusieurs années fut perdu, et le fruit de toutes ses peines anéanti ». Il semble faire allusion à cet événement dans une lettre où il dit que les supérieurs ne doivent pas toujours ajouter foi aux dénonciations qu'on leur apporte, car les dénonciateurs sont souvent les coupables eux-mêmes, et ils chargent leur prochain pour détourner sur autrui les châtements qu'ils méritent...

Baronne A. DE PITTEURS.

(A suivre.)

Ceux de Provence ⁽¹⁾

UN HOMME D'AFFAIRES

Le Comettant rentre au village. Depuis quinze jours il trimardait aux environs. On le voyait dans la cour des mas, assis près du puits, sous le grand ormeau. Il regardait rentrer les vendangeurs qui ont travaillé tout le jour. A l'heure de la paye, on le trouvait devant la porte, son chapeau à la main, immobile comme le chambranle. Les sous tombaient avec un bruit joyeux.

Je le rencontre au milieu de la Grande-Rue. J'aime le Comettant. Il porte avec une allégresse toujours neuve ses soixante-quinze ans. Il parle bien, il n'a rien de ce ton papelard ou larmoyant du mendiant traditionnel. C'est un homme bien campé sur ses deux pieds.

Je lui trouve aujourd'hui l'air rogué d'un financier dont les spéculations ne marchent pas.

— Eh bien, Comettant, ça ne va pas, les affaires?

— Ne m'en parlez pas, mon brave monsieur, c'est un désastre. Le client, voyez-vous, a le préjugé du sou. Il s'imagine qu'un mendiant ne doit recevoir que des sous, le petit sou du pauvre, quoi! Il ne fait aucune différence entre le sou d'aujourd'hui et celui d'avant-guerre. A cette époque, on pouvait s'en tirer avec dix aumônes : cela faisait au moins dix sous, de quoi boire et manger du matin au soir. Au jour d'aujourd'hui, que voulez-vous que je fasse avec ses dix sous? J'ai lu sur le journal ce qu'ils appellent, je crois, le coefficient. Eh bien, pour un sou je devrais avoir au moins trente-cinq centimes. Voyez les autres travailleurs : tous ont vu leur sort s'améliorer. Une fille qui faisait le temps des vendanges recevait trente sous pour douze heures de travail. Elle reçoit maintenant quinze francs pour huit heures. Et c'est tout de même pour les maçons, les charretiers, les carriers et ceux de la bauxite. Il n'y a que les mendiants pour recevoir des sous, toujours les mêmes sous d'un sou. Vous voulez que je vous le dise, monsieur Servetène, c'est une injustice et une indignité!

— Consolez-vous, mon vieux, vous n'êtes pas le seul...

— Justement, je suis le seul, ou pour mieux dire, nous sommes les seuls, nous autres, les pauvres mendiants. Je sens bien que cela ne peut pas durer. Ce n'est plus un métier possible. Les gens d'aujourd'hui sont trop durs au prochain. Il y a aussi la religion qui s'en va comme le reste. On croyait jadis que le bon Dieu vous le rendrait. A présent, on n'y compte plus guère, et notre commerce s'en ressent. Tenez, mon brave monsieur, depuis quinze jours, en dépit des vendanges, je ne me suis pas fait trente sous par jour, plus quelques croûtes. Alors, comme c'est demain la fête patronale, je suis revenu pour tenter ma chance...

— Soyez tranquille, Comettant, la journée sera bonne...

— Je l'espère bien! On m'a dit qu'il va venir presque autant de monde qu'à la Nativité. Les chœurs de Saint-Rémy et les tambourinaires de Maillane feront leur musique dans l'église. Je me tiendrai au bas de l'escalier : pourvu que les gens s'écoulent assez vite, tout le monde pourra me voir. Après, on pose une plaque sur le donjon du château, et Charles Cornille fait un discours. J'irai faire un petit tour dans la foule pendant la récitation. Si tout va comme je l'espère, je me ferai sans doute quinze à vingt francs.

— Et si ça ne va pas, mon vieux frère, il faudra déposer votre bilan!

Il rit dans ses poils blancs. Il prend ma main dans ses mains crasseuses :

— Vous êtes brave, vous, monsieur Servetène. Vous êtes comme

M. le comte de Rouveterre, un bien honnête homme, et M. le duc de Senonches, que j'ai connu au château de Manville. C'était le beau-frère à M. Jean de Torigny, le baron, qui me disait comme ça : « Bonjour, mon cher Comettant! » Car il n'était pas fier, il comprenait... et il m'offrait de ses cigares qui étaient dans un étui de cuir avec une couronne.

Je ne m'attendais pas à d'aussi belles relations. Je me sens indigne d'être mêlé à une assemblée si aristocratique, et comme j'ai grand-peur des compliments, j'abandonne le mendiant avec une monnaie dans son chapeau.

Je le retrouve le lendemain devant l'église, au bas de l'escalier. Il a vieilli de dix ans depuis hier. C'est un saule funèbre qu'agite la danse de Saint-Guy. Pourtant la petite place est vide. Je suis le seul attendé. Mais le porche de l'église est grand ouvert; des gens s'entassent à l'entrée. La cadence des tambourins et le chœur aigre de la maîtrise se déversent à flots coupés. Quand je l'ai rejoint, je vois le Comettant qui rigole en dessous. Il me salue d'un bonjour concis. Un fidèle travers le place. En passant près du mendiant, il laisse tomber quelque chose dans le chapeau tendu. Le Comettant a déjà pris la pièce; il la tend vers moi, entre le pouce et l'index. Il hoche de la tête sur une épaule dédaigneuse :

— Deux sous! me dit-il avec un sourire amer.

Et il met la monnaie dans sa poche.

— Si je la laisse, m'explique-t-il, ils me donneront tous la même chose. Avant de donner, presque tous les clients jettent un œil au fond de mon chapeau. S'ils aperçoivent deux sous, ils ne donnent que deux sous. S'ils voient plus, cela les intimide, ils ont peur d'avoir l'air de quelque chose...

— Et ils ne donnent rien!

— Quelquefois! fait le mendiant qui rit par tous ses poils.

Puis il reprend sa danse de Saint-Guy, car on entend changer *l'Ite missa est*.

— Si vous voulez bien, monsieur Servetène, vous resterez auprès de moi. En vous voyant là, les clients n'oseront y aller de leurs deux sous...

De fait, les premiers sortants, gênés par ma présence, jettent dans le chapeau des pièces de cinq et de dix sous. Une dame de Paris rassemble la monnaie de son sac et met le tout dans le feutre, en me souriant comme si j'avais ma part de la recette. J'ai bien envie de m'en aller, mais il rognonne entre ses dents :

— Restez, bon Diou, restez!

Je reste. J'imagine même une canaillerie qui n'a rien d'une charité. Je déploie ostensiblement un billet de cent sous et je le pose bien en vue dans le chapeau de mon associé. L'effet est surprenant. Les mains qui apportaient deux sous rentrent dans les poches et reviennent avec des francs. Un officier de marine, entraîné par l'émulation, laisse tomber un second billet. Deux ou trois autres suivent. Cela devient une gageure. On se presse autour du Comettant. Il semble que le mendiant de Baux n'accepte que des cent sous. Il se réjouit de cette manne. Il en oublie sa danse. Il rajeunit à vue d'œil. Il se tourne vers moi, tout guilleret, il cligne de l'œil, il me dit :

— Vous voyez bien...

Je vois en effet que la sottise et l'amour-propre s'exercent jusque dans la charité.

* * *

Le soir on frappe à ma fenêtre. J'ouvre. C'est lui. Il tient un litre de vin sous son bras gauche. Il en a vidé bien d'autres. Il se balance doucement, la main droite contre le mur, comme un arc-boutant désossé. Sa langue s'empâte :

— Excusez, mon ami, de la liberté... Je vous apporte un panier d'escargots. J'ai aussi deux verres pour boire un coup en commun, parce que je voulais vous remercier...

(1) Titre d'un recueil de contes qui paraîtra cet été chez Grasset, à Paris, et où figureront les deux récits que nous publions aujourd'hui.

— De rien, mon bon, de rien...

Il a tiré de sa poche deux verres douteux qu'il pose sur l'appui de la fenêtre. Il est dans la rue, moi dans la maison. Le soir est bleu et vert derrière lui. On entend les pétards de la fête et l'accordéon du cantonnier. Le Comettant remplit les verres.

— Il faut que je vous dise : c'est ma plus belle recette. J'ai fait cent quarante francs et des sous. Et c'est à vous que je dois ça...

— Mais non, mon vieux, mais non...

— Mais oui, mais oui, appuie-t-il. Ah! je sais bien, c'est pas la pitié qui vous pousse. Vous pensez comme ça que le Comettant est un vieux farceur, un rigolo. Si j'étais vraiment le pauvre du bon Dieu, un vieux misérable plein de revers, peut-être bien que vous ne me donneriez rien. Mais je suis un homme d'affaires, et je comprends que vous aimiez ça. Je n'ai pas fait comme vous des études, mais j'ai vu des hommes à droite et à gauche, et je vous connais bien. Vous êtes comme tous ceux de votre âge. Ce qui vous amuse, c'est pas de me faire la charité, c'est de faire marcher mon métier. Alors, n'est-ce pas? je ne peux pas vous considérer comme un client. Vous êtes mieux que ça, vous êtes un copain, un vrai, et j'aime mieux ça, pour tout dire. Entre nous c'est l'un pour l'autre, et si un jour vos affaires à vous iraient mal, faut penser que le Comettant est là. Service pour service, je sais ce que c'est. Vous avez mis de l'argent dans mon affaire : honneur à la signature, je vous le dois. Alors je vous apporte les escargots, parce que je vous dois un grand merci, et je viens aussi, comme de juste, vous rendre vos cinq francs. Les voilà, et à votre santé!

SAINT-BÉNONI-DES-OISEAUX

On le voyait passer dans cette campagne blonde et blanche qui lentement s'élève d'Arles et du Rhône jusqu'aux Alpilles.

Il portait une robe de bure, avec un capuchon pour s'abriter du soleil, toujours retroussée jusqu'aux genoux; une ceinture de cuir jaune tendue sur son gros ventre; des sandales à ses pieds nus; une longue barbe noire, touffue comme un sous-bois, déployée comme un in-folio, et peuplée de vermine. Il marchait en soulevant la poussière sous ses pas, sur l'épaule droite un sac de corde qui se gonflait par derrière et par devant, rempli de croûtons et de vieux os. Quand il traversait les villages — Fonvieille aux murs dorés, le Paradou plein de fontaines, Maussane endormi dans le bien-être — il chantait les hymnes du bréviaire; et quand il était seul sur les routes, des petites chansons de vendange qu'il composait pour son plaisir et que les vigneronns savaient par cœur.

Il n'avait pas de logis comme les autres hommes. Il couchait, les jours de calme, sur un lit d'aspic et de thym, sous le couvert des genêts; et quand soufflait le mistral qui racornit les feuilles et rage, invisible, dans un ciel immobile, il se réfugiait au fond des cavernes, solennelles comme des cathédrales, que les carriers creusent dans la pierre tendre.

Il savait parler aux bêtes de la terre et les charmer par ses discours. Quand il se reposait sous un platane, toutes les cigales des environs venaient s'abattre dans les branches et commençaient un grand concert de castagnettes en l'honneur du saint. Pour les faire taire, il n'avait qu'à élever un peu la voix. Elles l'écoutaient vanter les bienfaits du Seigneur, qui, pour ces bestioles d'été, se confondaient avec ceux du soleil. Il s'était fait aussi l'ami de ce lièvre fameux que les chasseurs du canton cherchent depuis trois siècles dans tous les replis de la montagne et de la plaine. Le doux Bénoni et l'animal se rencontraient, au clair de lune, près des Trois-Fontanettes, qui sont des creux de roche remplis d'une eau toujours tiède. Ils s'entretenaient jusqu'au petit jour des merveilles de la création, en l'espèce les herbes odorantes dont se nourrit un lièvre, l'eau de la source et le terrier

où il se cache. Au matin, ils se disaient adieu et s'éloignaient l'un de l'autre sans se retourner.

Il n'était pas jusqu'à sa propre vermine qui ne sût reconnaître sa parole et ne fût parfaitement obéissante. Le Ciel avait accordé à Bénoni qu'il fût chauve comme un galet du Rhône : aussi n'était-il pas inquiet de ce côté-là. Mais il n'en était pas de même de la barbe, qui lui descendait jusqu'à la ceinture. Lorsque les petites bêtes qui la garnissaient s'agitaient avec trop de rumeur, il se contentait de se tapoter doucement le menton en disant :

— Voyons, voyons, mes petits...

Et tous, rentrant leurs pattes et leurs mandibules, s'endormaient bien sagement.

Toutefois rien n'approchait de l'éloquence du saint moine quand il s'adressait aux oiseaux. S'il venait à passer sur la route, leur menu peuple l'accompagnait de cyprès en cyprès et d'amandier en amandier. Dès qu'il faisait halte, tout ce monde de petites plumes l'entourait en rangs pressés, les plus grands cédant la place aux plus petits, les plus malins venant se poser sur ses épaules, ses genoux et jusque sur ses mains. Il déployait le sac de croûtes et les émiettait entre ses doigts. Il n'y avait aucune bagarre : chacun attendait son tour, le bec levé, l'œil brillant, attentif à ne pas faire de crottes. Quand tout le monde était repu, le saint homme étendait les mains sur ses genoux et leur disait, en langage d'oiseau, des choses merveilleuses sur la bonté de Dieu et la gratitude qu'on lui doit. Ce que célébrait le chœur des chardonnetts, des mésanges, des tourterelles, et même les « cornailles », qui ont la voix un peu rauque, et même le grand-duc, qui ne sait que soupirer très fort. Après quoi, Bénoni les ayant salués d'un signe de croix, ils s'envolaient dans toutes les directions.

On peut croire que ses bienfaits s'étendaient aussi sur les hommes. Pour tous ceux qui avaient le cœur pur et l'esprit confiant, il ne ménageait pas les miracles. Il n'était pas, à la vérité, de ces puissants thaumaturges qui ressuscitent les morts, arrêtent les flots de la mer, éloignent les épidémies et font reculer les montagnes. Il aimait à exercer sur de menues choses quotidiennes le pouvoir que le Seigneur lui avait donné. Sans doute n'aimait-il pas déranger l'ordre mystérieux des lois naturelles. On ne le vit jamais s'élever dans les airs, refouler le mistral, marcher sur les eaux du Vaccarès, faire tomber la pluie en juillet, tripler le rendement du pressoir. Mais il savait se rendre utile un peu partout. Il lui suffisait de bénir un pot cassé, une casserole trouée, pour que les morceaux se remissent d'eux-mêmes à leur place et que la casserole cessât de fuir. Il raccommodait à l'instant les courroies des brides, les cordes des puits, les échelles brisées, les sangles des fauteuils, etc. Il allait même jusqu'à réparer d'un signe de croix les chaussures trouées, mais Lamanède, le savetier de Fonvieille, lui ayant fait de vives remontrances, il cessa d'exercer sur les souliers. Il n'acceptait pour cet office d'autre rétribution que les croûtons et les vieux os qu'il entassait dans sa besace, jamais la moindre monnaie, car il pensait, avec justice, que l'argent corrompt ceux qu'il touche. Cependant, il aimait s'arrêter quelquefois sous le couvert de palmes sèches des cabarets, et boire le vin vert ou l'anis. Quand il s'agissait de payer sa dépense, le cabaretier lui baisait les mains et le suppliait de n'en rien faire, sûr qu'il était de placer cet argent au paradis. Mais Bénoni, ne voulant rien entendre, se faisait apporter une carotte ou une rave, la coupait en rondelles, et les ayant bénies de ses deux doigts levés, laissait sur la table autant de gros sous qu'il avait fait de tranches.

Tels étaient les humbles miracles dont Bénoni ornait sa pieuse existence. On raconte cependant qu'il consentit une seule fois à renverser les lois de la vie : encore ne faut-il y voir autre chose qu'une leçon de morale. Car le doyen de Maussane, que le saint homme humiliait par sa piété, l'ayant invité à sa table, on servit un grand plat de grives dont le fumet allait jusqu'à la route et

même au delà, en sorte que les pauvres du pays venaient devant la fenêtre et se disaient entre eux :

— Hé! que cela sent bon! Pêchère! notre pauvre Bénoni...

Et le curé, dans son mouchoir, riait du scandale. Mais le saint moine le voyait rire à travers son mouchoir, et il voyait aussi les pauvres sur la route, à travers le mur, et le scandale dans tous les cœurs, à travers les plastrons de chemise. Aussi, joignant les mains, fit-il au Seigneur une courte prière. Et aussitôt les grives de reprendre leurs plumes, de se remettre sur leurs pattes, et, secouant la sauce qui les trempait, de s'envoler toutes ensemble en poussant de petits cris. Et quand elles eurent bien tourné dans la chambre, autour de la suspension, elles vinrent se poser sur l'appui de la fenêtre, devant les pauvres ébahis, ne cessant de chanter, avec la voix d'un ange, les mérites de Bénoni.

Voilà du moins ce que m'a conté Charles Cornille, un jour que nous avons comparé les vins de Craponne, ceux de Mouriès et ceux de Mallemort, avec les crus de Villeneuve et de Tavel.

A. T'SERSTEVENS.

UNE GRANDE INDUSTRIE NATIONALE

Lors de l'assemblée de l'Union Minière du Haut-Katanga, M. Félicien Cattier, président du Conseil, fit cette intéressante communication au sujet du marché du cuivre :

« Je désire profiter de l'occasion que me donne la tenue de cette assemblée générale pour analyser devant vous les facteurs principaux du marché du cuivre.

» La consommation augmente et demeure supérieure à la production. Cela est vrai de l'Europe comme de l'Amérique, bien que l'accroissement de la consommation ait été plus fort dans l'ancien que dans le nouveau continent. Les statistiques du mois de mai, les dernières parues, donnent les chiffres suivants, en short tonnes : Etats-Unis, production 32,600 tonnes, consommation 47,700 tonnes; en dehors des Etats-Unis, production 77,400 tonnes, consommation 80,600 tonnes.

» Il résulte de ces chiffres que les stocks ont été en diminuant.

» Aux Etats-Unis, ils avaient atteint 652,000 tonnes en juillet 1932; ils sont tombés à 460,000 tonnes, ce qui comporte donc une réduction de près de 200,000 tonnes.

» En Europe, les stocks sont tombés à 77,000 tonnes, ce qui est un chiffre extrêmement bas.

» Les stocks de l'Union Minière ont diminué dans le courant de l'exercice écoulé, malgré l'augmentation de notre production.

» Comment s'explique-t-il, dans ces conditions favorables à la hausse des prix, que le cours du métal ait accentué sa faiblesse? Le cours moyen du cuivre, pendant l'exercice 1933 a été de 5.3 cents or. Il est tombé, au cours du premier semestre de 1934, à 4.9 cents or la livre. Il est en ce moment inférieur à ce chiffre.

» Diverses causes ont déprimé le marché. Les mines de la Rhodésie du Nord ont accru notablement leur production, facilitée par la chute de la livre sterling. La dévaluation du dollar a amélioré la situation financière des mines américaines.

» Le code de l'industrie du cuivre imposé aux producteurs des Etats-Unis par la National Recovery Administration n'a pas eu l'action profonde qu'en espérait l'industrie américaine.

» Il importe de souligner les éléments favorables qui influent sur la situation de notre société. La valeur de nos gisements, les moyens dont nous disposons, tant au point de vue technique qu'au point de vue commercial, nous permettent de faire face à la dépression dont souffrent actuellement tous les producteurs.

» Les amortissements massifs de nos installations que nous avons pratiqués dans le passé et l'importance des réserves que nous avons accumulées, nous donnent une position saine et forte. Les sommes inscrites au premier établissement se sont élevées à 1,100,000,000 de francs. Elles sont ramenées à près de 600,000,000 de francs par les amortissements déjà effectués. Les sommes inscrites au bilan sous forme de fonds de prévision, de primes d'émission et de différences de change sont approximativement égales au reliquat du montant des immobilisations.

» D'autre part, nos concessions sont portées pour mémoire

et nous n'avons pas, comme beaucoup d'autres producteurs, à amortir le prix des concessions par frais d'exploitation.

» Nous avons engagé, avec le Comité Central du Katanga, les compagnies qui assurent nos transports et les sociétés filiales auxiliaires de notre industrie, des conversations dont le résultat, dans notre intention commune, doit se traduire par un allègement notable de nos frais d'exploitation d'une part, et de nos charges financières, d'autre part.

» Je suis heureux de pouvoir, dès à présent, vous signaler que les divers organismes associés au sort de l'Union Minière (filiales, transporteurs), mus par un sentiment de solidarité auquel nous rendons hommage, viennent de nous consentir des réductions qui nous permettront d'abaisser notre prix de revient en dessous des prix de vente actuels. Nous pourrions ainsi poursuivre avec sérénité notre politique de maintenir notre production au niveau des besoins de la consommation. Cette production, qui est actuellement de 100,000 tonnes, sera prochainement augmentée. »

POUR PARTICIPER A LA

LOTTERIE COLONIALE

DANS LES MEILLEURES CONDITIONS

IL FAUT AVOIR 20 BILLETS, SOIT UN DE CHACUNE DES SÉRIES :

Numéros finissant par 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 0, soit DEUX SÉRIES de 1 à 0.

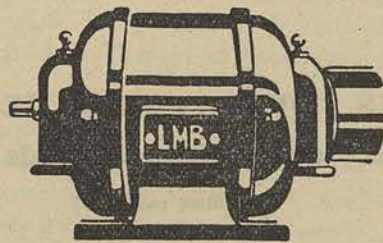
Gain maximum : 20.762.400 fr.

Gain minimum : 400 fr.

Moteurs Electriques

L.M.B.

de 1/12 à
8 HP cou-
rante
triphase
monophasé
continu



pour toutes
les applica-
tions In-
dustrielles
et do-
mestiques

La plus forte production Belge
200.000 moteurs en fonctionnement

USINES ET BUREAUX

Rue Marconi, 141, Bruxelles

Téléphone : 44.49.20

COOSEMANS

JOAILLIER ET ORFÈVRE
DE L.L. M.M. LE ROI ET LA REINE
25, AV. DE LA TOISON D'OR BRUXELLES

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE - - Dépôts de Titres et de Valeurs - -
 Comptes de Chèques et de Quinzaine Lettres de Crédit - - Prêts sur Titres
 (taux variable) Coffres-Forts

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles
 Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht ;
 Parvis St-Gilles, St-Gilles ;
 Square Saintelette, 17, Bruxelles ;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek ;
 Place Liedts, 18, Schaerbeek ;
 Rue du Bailly, 79, Ixelles